Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22008688

Société de médecine
du Département
à la Société d'audition

B XXIV Bat

ÉLOGE

DE

PAUL-JOSEPH BARTHEZ.

46901

ÉLOGE

DE

PAUL-JOSEPH BARTHEZ,

9 ½

L'UN des Médecins consultans de l'Empereur, Correspondant de l'Institut national de France, Professeur honoraire de l'Ecole de médecine de Montpellier, Président honoraire perpétuel de la Société de médecine-pratique de la même Ville, etc. etc.

PRONONCÉ

En Séance publique extraordinaire, le Mercredi 8 Avril 1807, devant l'Ecole de médecine de Montpellier, etc. etc.

PAR M. BAUMES,

Professeur de Pathologie et de Nosologie de cette Ecole, etc. etc. etc.

A MONTPELLIER,

DE L'IMPRIMERIE DE J.-G. TOURNEL, IMPRIMEUR DES ÉCOLES DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE, PLACE DE LA PRÉFECTURE, N.° 216.

1807.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SÉANCE PUBLIQUE

EXTRAORDINAIRE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER,

Du huit Avril 1807.

PRÉSENS les Professeurs GOUAN, BAUMES, DUMAS, POUTINGON, BERTHE, VIGAROUX, MONTABRÉ ET SENEAUX.

L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, voulant payer un tribut solennel à la mémoire de Paul-Joseph Barthez, avoit unanimement délibéré que son éloge

serait prononcé, en séance publique extraordinaire, à l'époque où, les Cours du semestre d'Hiver étant finis, elle ouvrirait ceux d'Été.

M.r Baumes, Professeur de Pathologie et de Nosologie, avait été choisi pour être, en cette occasion, l'Orateur et l'organe de l'École.

A cet effet, la grande salle des actes de l'École de Médecine ayant été convenablement disposée, la cérémonie a commencé à onze heures très-précises du matin. M.r le Général, Commandant la Division militaire, et M.rs les Officiers de son État-major; M.r le Préfet et M.rs les Conseillers de Préfecture; les Membres de la Cour d'appel, ceux de la Cour criminelle et spéciale, ceux du Tribunal civil; M.r le Maire et ses Adjoints; les Professeurs de l'Ecole de Pharmacie; les Membres de la Société libre des Sciences et Belles-lettres, et ceux de la Société de Médecine-Pratique, avaient été invités et déjà rendus, se trouvaient convenablement placés. Un concours

nombreux d'autres personnes des diverses classes de la société et de l'un ou l'autre sexe, s'était réuni dans les tribunes, ou avait été distribué dans les divers lieux de la salle, avec tous les Élèves qui composent l'Ecole, et les Docteurs en Médecine ou en Chirurgie résidens à Montpellier; l'Assemblée ne pouvait être plus brillante et mieux assortie.

Alors, MM. les Professeurs, revêtus de leur grand costume, ayant pris leurs places, et l'Orateur ayant été introduit, M.r Baumes, au nom de ses Collègues, a prononcé l'éloge de M.r Barthez; et il a montré, soit en faisant l'histoire de sa vie, soit en analysant succinctement ses écrits, soit enfin en signalant la révolution médicale, que ses travaux ont faite: combien cet homme justement célèbre a été digne de sa renommée, et des regrets dont sa perte a été suivie.

Le Discours de l'Orateur a été fréquemment interrompu par des applaudissemens unanimes. Après la Séance, et sur la demande de tous les Élèves en Méde-

cine, faite par une nombreuse députation, l'École a délibéré l'impression de l'Eloge de même que celle du présent Procès-verbal, auquel ont signé :

M.rs GOUAN, BAUMES, DUMAS, POUTINGON, BERTHE, VIGAROUX, MONTABRÉ ET SENEAUX.

ÉLOGE

DE

PAUL-JOSEPH BARTHEZ.

S'il est une glorieuse institution, dont les beaux jours d'Athènes, au siècle de Périclès, ont offert le premier exemple; c'est, réellement, celle qui, juste envers les grands hommes ou les citoyens utiles qui ont cessé d'être, leur fait payer solennellement un tribut de reconnaissance, un hommage d'estime et de vénération.

Occupe-t-il encore la scène du monde, celui-là même dont les vastes connaissances honorent le mieux l'esprit humain? Sous ses pas, naissent ces hideuses passions, qu'enfante la médiocrité; elles paralysent ses efforts, énervent son courage, ou font sortir, le dégoût et le poison mortel de l'inquiétude, des plaies profondément portées à son amour-propre. Il n'est plus; l'envie, debout au bord de sa tombe, permet à la vérité, long-temps écartée, d'approcher, de se faire entendre, de dicter enfin, à la renommée, ses immuables et sévères arrêts. Quel moment! Des réputations usurpées

tombent ; les fausses vertus s'éclipsent : mais le mérite se relève, le génie se présente avec tout son éclat ; et, en faveur de ceux, que de tels dons distinguèrent, commence l'époque, où, ne pouvant plus vivre, que par le souvenir qu'il a laissé de ses actions, toujours dirigées vers le bien ou le bonheur commun : l'homme reçoit, en récompense, ce que la vanité, ou mieux peut-être, ce que le noble sentiment de la gloire, a fait décorer du nom de célébrité.

Combien est petit, le nombre des mortels, qui échappe à cette loi commune ! Mais qui mérite mieux de s'y soustraire que le législateur, le héros, le savant, lorsque le temple de mémoire s'est à jamais ouvert pour eux ? Rien n'a pu arrêter leur audacieux élan : ils ont concouru, à augmenter la masse des lumières, à venger leur patrie, ou à diminuer la somme des maux du genre humain ; c'en est assez : ils ont mérité d'asservir le témoignage de leurs contemporains, de perpétuer, dans l'avenir, leur nom et leur existence, et ils n'ont fait que fixer, en le prévenant, le jugement de la postérité.

Tel est le prix que la voix publique décerne aux rares talens. S'agit-il de les reconnoître ou de les proclamer ? la tâche de l'historien ou de l'orateur, sans cela hérissée de tant de difficultés, devient plus facile. Sans ornemens, sans éloquence, il n'a qu'à dire ce qui est. L'homme illustre dont il parle, ou de qui il écrit la vie, jette sur son style ou dans son élocution, cette harmonie ou cette force, même cette magie dont a besoin

celui qui s'en fait le panégyriste. Dès-lors l'historien médiocre est enhardi à prendre la plume ; comme l'orateur le moins disert à réclamer l'attention. Qui pourrait me la refuser ?

Organe d'une Ecole célèbre qui veut couvrir de fleurs le tombeau d'un médecin du premier ordre : c'est devant un auditoire éclairé, devant quelques amis, qui n'entendront pas prononcer un nom fameux sans attendrissement ; c'est en présence d'une foule de disciples, dont le cœur tressaillira au récit de quarante ans de travaux d'un honorable Professeur ; c'est enfin dans cette tribune, où le premier et le plus grand parmi les médecins, au milieu des applaudissemens et du plus juste enthousiasme, fut un jour si noblement loué par un de ses plus dignes émulateurs : que je vais parler de Barthez. Si mes phrases, si ma véhémence sont au-dessous de mon sujet, cette enceinte aura une fois encore retenti du nom d'un grand homme ; et, sous ces voûtes silencieuses, son génie, que j'invoque, aura profondément suppléé à ce qui peut me manquer de talens.

Paul-Joseph BARTHEZ de Marmorières, nâquit, le 11 Décembre 1734, de Guillaume Barthez, ingénieur, et de Dame Marie Rey, à Montpellier ; quoique Narbonne ait toujours été le lieu de résidence de sa famille. Aussi, c'est dans cette dernière ville, que fut élevée son enfance ; temps heureux mais rapide, voué à la joie naïve, aux plaisirs bruyans et à une

innocente dissipation : mais que celui à qui cet éloge est consacré, passa à donner des espérances, et à ne jamais manquer de les réaliser.

A quatre ans, le jeune Barthez lisait et écrivait correctement. A neuf ans, familier avec les élémens d'Euclide, il était assez fort, pour aider son père dans certaines opérations de mathématiques.

Ecolier et rhétoricien au Collége des Doctrinaires de Narbonne ; durant son cours de philosophie au Collége de l'Esquille de Toulouse, il eut partout tant de succès ; partout, en matière de connaissances humaines, il montra une telle anticipation, que, plus d'une fois, on eut à craindre pour lui les conséquences des efforts que fait une raison prématurée. On a vu des enfans, grands hommes par prodige ; mais, à l'âge où il faut être homme, ils étoient redevenus enfans : jeux cruels d'une nature trompée, dont les lois veulent être suivies, dont l'impulsion ne connaît point de sauts, ni la sagesse de monstruosités.

De si fâcheuses craintes ne furent pas justifiées, et à l'instar de ce fameux Prince d'Italie, né pour donner le mémorable exemple d'une érudition étonnante, à un âge, où c'est un phénomène d'en connaître la valeur ; les talens du jeune Barthez se développèrent successivement et de plus en plus.

Les talens se développent-ils donc naturellement ? Et pour qu'ils acquièrent toute leur étendue, n'est-il pas besoin d'une

étude opiniâtre et d'une constante application ? L'exercice intellectuel ne fait-il pas, sur la pensée, le même effet que l'exercice corporel sur les parties matérielles de l'être vivant ?

De semblables questions ne doivent pas être long-temps agitées. Les exemples et les faits nous l'ont appris. Un travail obstiné surmonte tous les obstacles ; et la gloire de réussir fut toujours le secret mobile de la volonté d'entreprendre. Qu'importe qu'avec un esprit superficiel, on puisse parvenir à faire l'ornement des cercles, et en imposer au commun des hommes; qu'importe aussi qu'avec un savoir d'emprunt, on puisse acquérir une réputation que rien ne justifie, sinon le talent qu'on a eu de l'usurper : celui qui est fort de ses conceptions, et qui est justement plein de l'idée de lui-même, peut-il s'arrêter à ces apanages frivoles de la médiocrité, à ces trompeuses amorces d'une opinion abusée ! L'ignorance, sous des dehors spécieux, fixera les regards de la multitude ; mais la science n'est que pour l'homme laborieux, qui en sent vivement le prix. C'est une conquête, qu'il faut qu'il fasse sur la paresse ou sur les préventions de certains esprits ; et le champ du combat est le lieu de la méditation et du silence. Là, on profite des leçons du temps et de l'expérience des âges écoulés. Y a-t-il quelque perfection, dans les sciences et dans les arts, sans le temps et la méditation !

Pénétré, peut-être par un rare pressentiment, de cette importante vérité, Barthez, dont l'enfance avait fait preuve

d'une vivacité peu commune d'esprit, d'une précocité frappante de jugement, et de cette estime de lui-même, qui lui faisait négliger, non-seulement les jeux pour lesquels se passionnaient ses camarades, mais encore la société de ceux, avec lesquels il sentait n'avoir rien à gagner du côté de l'instruction; Barthez, dis-je, seul, avec des livres, au milieu des bibliothèques et des librairies, s'enthousiasmait pour les connaissances humaines, dont il prenait une si haute idée, et dont, en partie, il devait aggrandir le domaine.

Ces livres ! il les dévorait; il en avait, et les mains garnies, et les poches pleines. Ce n'était point la vaine cupidité du bibliomane; c'était l'ardente soif ou le secret instinct du savoir. On sait que M. Barthez le père n'avait pas trouvé de plus sévère punition aux petites fautes commises par son fils, que la privation de ses livres. On sait aussi qu'un homme, qui se trouvait à la tête d'une immense librairie, accoutumé à voir entrer et sortir le jeune Barthez, ne s'était pas aperçu qu'un jour, entré d'assez bonne heure, il n'était pas sorti. L'instant de fermer le magasin était venu, et déjà les dispositions nécessaires se faisaient; lorsque le commis crut entendre quelque mouvement derrière un comptoir; il suspend son opération, approche et voit un jeune homme, un genou en terre, écrivant sur l'autre, et presque enseveli sous un tas de livres distribués à droite et à gauche. C'était Barthez : on lui parle, nouvel Archimède, il n'entend rien; on le prend par le bras, il regarde et s'écrie : *ah ! Monsieur, vous avez*

raison, le jour me manque et je finis. Il parut, en effet, extraordinaire, qu'avec une aussi faible clarté, il pût encore rédiger l'extrait de ses lectures.

C'est ainsi que Barthez formait ce goût scientifique auquel il a dû la plus vaste érudition ; goût qu'il n'a jamais perdu, et qu'au contraire, il a constamment entretenu par une habitude de travailler huit à dix heures par jour. Plusieurs langues lui devinrent familières ; et lorsque les traductions, dont nous sommes inondés, défigurent les pensées de tant d'auteurs, il avait l'inappréciable avantage de consulter leurs productions originales. Le grec surtout, cette langue harmonieuse, qui fut celle d'une nation où les artistes, les savans et les héros semblaient se le disputer pour la rendre illustre ; le grec, dont un des dialectes servit aux écrits de ceux qui ont mérité le titre de pères de la médecine, fit souvent ses délices ; et les olympiques de Pindare étaient encore entre ses mains, peu de jours avant celui, où sa perte devait causer tant de regrets.

L'éducation de Barthez avait été telle, qu'il pouvait indifféremment choisir entre plusieurs états. Comme Boerhaave, il se crut, pendant quelque temps, appelé au culte des autels ; et l'un et l'autre se déterminèrent enfin pour la médecine : le premier, parce qu'on l'avait faussement accusé de spinosisme ; le second, par une suite de réflexions, qui furent la base d'une opinion médicale, qu'on a malignement voulu revêtir des livrées de l'athéisme.

Mais, à quelles absurdes interprétations ne faut-il pas recourir pour transformer si vaguement les médecins en athées ? Nul ne voudrait en cela me charger de son apologie, tant l'accusation est bisarre et chimérique. Néanmoins si l'on frappe du même anathème, et celui qui, se mentant à lui-même, repousse toute idée de la divinité, et celui qui ne fait pas intervenir immédiatement son pouvoir dans les actes, dont il étudie l'enchaînement et les résultats; alors sans doute tout médecin qui ne sera pas rigoureux stahlien, pourra passer pour refuser son assentiment à l'existence d'un être immense et grand comme la nature qu'il a formée.

Un jugement aussi sévère serait-il admis sans examen ? L'art de guérir a pour objet la machine le plus noblement et le plus ingénieusement distribuée; le médecin qui cherche à en connaître les nombreux et secrets ressorts, trouve, dans un corps de peu d'étendue, les justes combinaisons de la mécanique, réunies à un abrégé des lois, propres à la physique et à la chimie. Ces lois et ces combinaisons, particulièrement adaptées à la matière organisée et vivante, doivent, seules, former le but qu'il veut atteindre par ses méditations et ses recherches. Mais se prosterne-t-il moins devant l'ordonnateur de tant de merveilles ? et ne chante-t-il pas ses louanges en admirant, le premier, dans la plus belle des œuvres du créateur, et ce cœur qui bat sans l'empire de la volonté; et ces canaux innombrables, par lesquels le sang va et vient de toutes les parties; et ces muscles, qui exécutent

tous les mouvemens; et ces organes enfin, lieu de la pensée et de l'intelligence, dans lequel la raison humaine se confond avec cet esprit, dont le mortel doit être bien enorgueilli, puisqu'il sort, avec lui, de la sphère commune des êtres, pour s'élancer un jour dans le sein de l'immortalité ?

Ce fut sous d'habiles Professeurs (1), dont les écrits, les leçons et la pratique heureuse faisaient tant d'honneur à l'Université de médecine, que Barthez étudia, dans cette Université, depuis le mois de Novembre de l'année 1750, jusqu'au 2 Août de l'année 1753: jour de la cérémonie de son doctorat. Il était alors âgé de 19 ans. Mais il ne parvint à ce jour, qu'après divers actes probatoires; et, soit par rapport au bruit qu'avaient fait ses progrès dans les humanités et la philosophie: bruit qui l'avait devancé à Montpellier; soit à raison de la distinction, avec laquelle il avait suivi le cours de ses études médicales : ses Professeurs y mirent une sorte de sévérité. Tout se montra d'accord. Le savoir du maître fut presque égalé par celui de l'élève ; et dans cette lutte nécessaire, d'où furent bannies, et l'indulgence, qui malheureusement ne sait pas toujours reconnaître des bornes, et la prétention, d'autant plus mauvaise, qu'elle est plus déplacée; il fut difficile de décider, si l'Ecole, qui avait formé un tel sujet, devait plus s'honorer de la solidité de l'instruction, à laquelle elle devait tant de bons

(1) MM. Magnol, Haguenot, Laserme, Fizes, Sauvages, Sérane, Lamure et Imbert.

médecins, que des dispositions de celui, dont les lumières la mettaient si heureusement en évidence.

Le titre de docteur, est pour le commun de ceux qui ont fait quelques efforts pour l'obtenir, un motif de suspendre des études, dont ils n'ont connu, ni l'importance, ni la profondeur. Une nouvelle carrière s'ouvre devant eux. Ils savent, que l'art de la médecine peut être réduit à deux moyens, qui se réunissent dans un point : celui de parvenir. L'intrigue en est un ; avec elle, on fait une guerre continuelle au talent. Un certain manège, à l'aide duquel, on marche au but, à travers les difficultés, constitue l'autre. Le public veut être trompé, se disent-ils avec un ancien, et bien sûrs, qu'en le prenant au mot, ils ne seront point en concurrence avec les vrais médecins, ils font, de cette disposition, la règle invariable de leur conduite.

Ce ne fut point celle, que Barthez prit pour la sienne : il en eût rougi. Il voyait, au contraire, dans la médecine, considérée comme science et comme art, car elle est bien l'une et l'autre ; la plus noble et la plus utile des inventions de l'esprit humain, à raison de l'importance de son objet : et, dans le médecin, l'homme le mieux digne, et de l'appui d'un bon gouvernement, et du respect dont doivent être entourés les meilleurs citoyens.

Pour se justifier à lui-même cette haute idée, il se représentait, au milieu de la contagion, qui engloutit les villes

et dévore les campagnes, le médecin, affrontant la mort, et devenant l'homme de la patrie, le consolateur et l'espoir de l'humanité. Le fléau qu'il combat augmente ses victimes; lui, redouble de zèle pour arrêter ses fureurs. Dans ces instans, donnés à la philantrophie, tout l'excite ou le retient dans un effrayant devoir. La confiance, qu'on lui témoigne, ranime son amour-propre : source de tant de belles actions. Il veille sur la vie de ses concitoyens; il suspend le trépas sur leurs têtes menacées; le danger même, qu'il court, est un nouveau mérite à ses yeux; et quand son dévouement est ennobli par l'idée qu'il y attache, l'âme est déjà au niveau du sentiment qui repousse la crainte, et du généreux désir de multiplier le bienfait.

A quelle perfection ne peut-on pas atteindre, lorsqu'on prend une si grande idée de la profession qu'on embrasse! Une semblable idée tient de l'enthousiasme : il en faut, sinon pour la pratique d'un art où l'application d'une science; au moins pour les étudier dans leur vaste étendue, être payé des sacrifices que cette étude impose, y exceller, et disposer heureusement l'imagination, en faveur du degré de certitude que l'on attache aux connaissances humaines. Médecin, Barthez croyait à la certitude de la médecine; bien différent de ces faux docteurs, qui, pour mieux se dispenser de s'instruire, préfèrent se nier à eux-mêmes la réalité de l'art auquel ils consacrent le peu qu'ils valent. Il n'est cependant en cela qu'une humiliante alternative.

Qu'on se fasse, en effet, illusion, lorsqu'on n'est pas savant, jusques au point de se persuader que les sciences sont inutiles ; c'est une consolation que se donne l'esprit borné qui n'apprend rien, et l'esprit indolent qui ne veut rien apprendre. Mais exercer une profession scientifique et délicate, sans y croire, c'est s'interdire à jamais aucun genre de succès ; c'est rester volontairement entre l'ignorance et l'imposture : extrêmes dangereux, dont l'un ravale l'esprit et l'autre l'humilie. Peut-on vivre toutefois entre la sottise et le mépris, sans perdre l'estime des autres ; et, ce qui est pis encore, sans perdre la sienne propre. Et que reste-t-il à l'homme que poursuit la méchanceté ou qu'atteint l'envie, s'il a perdu ce qui le met au-dessus de ce double malheur ; le sentiment intime de ce qu'il est, et de ce qu'il doit être ?

Pénétré de la dignité de son état, Barthez eut, au contraire, pendant toute sa vie, les grandes qualités du médecin ; l'amour de la vérité, le désir ardent de la connaître et de la propager par ses lumières, par ses conseils et par ses écrits. Il avait surtout l'opinion, que le médecin méritait d'autant plus réellement l'honneur de l'être, qu'il se montrait plus universel dans ses connaissances et plus éclairé dans sa raison. Il allait même jusqu'à ambitionner de fournir une preuve de l'utilité, plutôt présumée que reconnue, qu'a l'utilité des belles-lettres, pour contribuer au progrès des sciences et spécialement des sciences des faits. Il fit plus, il le prouva.

A cet égard, les années 1756 et 1757 furent remarquables pour lui par deux genres de succès, bien différens l'un de l'autre. Il était couronné à Paris par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres ; et nommé médecin d'hôpital militaire en Normandie, il traitait à Carentan et à Coutances tous les malades du camp de Granville.

Parmi les sujets de prix proposés par l'académie des inscriptions, deux avaient frappé l'attention de Barthez. Le premier consistait à savoir *en quel temps et par quels moyens, le paganisme a été entièrement éteint dans les gaules ;* le second à examiner *quel fut l'état des villes et des républiques situées dans le continent de la Grèce européenne, depuis qu'elle eut été réduite en province romaine jusqu'à la bataille d'Actium ?* Barthez traita ces deux sujets, mérita et obtint une double palme académique.

Une récompense, peut-être plus flatteuse, l'attendait dans les hôpitaux établis dans le Cotentin. Il y faisait presque l'apprentissage de l'art de guérir : mais quel coup d'œil est celui d'un médecin profond et naturellement observateur ! Si un état insidieux dans la marche où la combinaison des symptômes lui fait prendre le change ; il en fera l'aveu, et cette faute est le garant qu'il n'en commettra plus. En médecine où les événemens malheureux sont, au moins, mis sur le compte d'un art, qu'on croit avoir bien décrié, quand on l'a traité de conjectural, sans penser qu'au milieu de ses

plus brillantes conceptions, l'esprit humain n'est réduit, en matière de sciences, qu'à des conjectures plus ou moins heureuses; en médecine, dis-je, il y a une certaine gloire à avouer qu'on s'est trompé et pourquoi on s'est trompé. Une erreur reconnue fait rectifier les signes, à l'aide desquels on parvient à la connaissance d'un mal; et lorsque l'ignorance présomptueuse ne se sert de ses fautes, que pour en commettre de plus grossières encore, l'habileté, candidement ingénue, transforme les siennes en succès. C'est en avoir, que d'apprendre, qu'il faut compter médiocrement en médecine sur l'analogie et sur l'autorité. Cette double source de nos lumières égara une fois Barthez, relativement à l'usage des vésicatoires dans les fièvres ardentes, et à l'application de ces emplâtres sur le bas-ventre; mais il montra que les conseils de Pringle et de Freind, sur ce point important, étaient en défaut; et ses utiles réflexions n'ont point été perdues pour la bonne et vraie pratique médicale.

La maladie dominante de la constitution morbifique de l'année 1756 dans le Cotentin, était, au printemps, une péripneumonie funeste, d'une espèce qu'on voit rarement épidémique, et qui présentait tous les symptômes de l'érysipèle du poumon: maladie qu'Hippocrate a très-bien connue. Barthez en démêle les véritables signes, entrevoit sa cause matérielle dans une bile effervescente; et, vérifiant tout ce qui a été dit des avantages du transport des érysipèles du dedans au dehors, également éloigné, d'ailleurs, et d'une trop timide

expectation, avec laquelle on ne se rend jamais le maître du temps ; et d'une action tumultueuse, au moyen de laquelle on ne fait que le précipiter : il montre de quelle utilité devaient être l'application des vésicatoires, après les saignées abondantes et réitérées dans les premiers jours de la maladie ; l'usage, fréquent en médecine, d'un oxide d'antimoine, placé le 3.e ou le 4.e jour ; enfin l'emploi de quelques purgatifs pour terminer la cure.

Ce traitement paraît simple ; il l'est en effet : la simplicité est le cachet du vrai. Mais en lisant, dans le mémoire (présenté à l'Académie royale des sciences de Paris, qui le publia dans le Tome III des savans étrangers), où ce traitement est consigné, les discussions et les faits en faveur de la saignée du pied, préférable à celle du bras pour les pleurésies supérieures ; des ouvertures de la veine, dans les premiers jours seulement, même lorsque le sang n'était pas couenneux, et paraissait tourner à une dissolution rapide ; de l'emploi, si délicat d'ailleurs, des sinapismes âcres, de l'opium, de l'émétique : on aime à voir le praticien, possédant tout son art et maître de toutes ses ressources ; s'appuyant, pour les admettre ou pour les rejeter, de l'expérience des médecins de tous les âges ; et prouvant ainsi, que la pratique des hôpitaux, bien loin d'être toujours une misérable routine, comprise dans le cercle étroit d'un dispensaire ou de quelques formules usuelles ; au contraire, est une science expérimentale et vraie, où tout est

soumis à la réflexion, où rien n'est donné au hasard, où enfin le calcul des événemens n'est que la probabilité de l'observation, comme les craintes ou les espérances sont les résultats prévus de l'état morbide suivi dans ses complications, ses tendances et ses dégénérations.

L'Eté fit disparaître cette péripneumonie; des fièvres intermittentes, qui se changéaient assez souvent en continues, lui succédèrent, et formèrent à leur tour la maladie principale. Barthez leur opposa une combinaison de camphre et de nitre, qui put être regardée comme un fébrifuge aussi efficace qu'inconnu, et dont les effets l'amenèrent à regarder l'un des ingrédiens qui la formaient, le camphre, comme le spécifique de la fièvre en général. Mais vouloir faire connaître toutes les vues ingénieuses, tous les rapprochemens cliniques, les faits sur lesquels étaient fondés ou l'apologie ou la critique des faits semblables, serait une détermination, utile sans doute, mais déplacée. Rien de ce premier travail de Barthez ne pourrait être rejeté. Il faut aussi en faire la remarque expresse; rien n'y est oublié, pas même les ouvertures des cadavres : et voilà le praticien qui veut justifier sa réputation, et donner du poids à ses principes. Baillou, Stoll n'ont point oublié, dans leurs précieuses éphémérides, les faits d'anatomie pathologique; car en médecine, la mort est souvent le guide le meilleur dans la carrière de la vie : et ceux qui, dans les hôpitaux, refusent de l'interroger, s'ils ne sont pas coupables d'insouciance avec laquelle périt l'instruction, ne peuvent être

qui craignant de trouver, dans les cadavres, la sanglante critique de leur conduite médicale, aiment mieux ensevelir, dans le même tombeau, et leurs malheuseuses victimes, et les irrécusables témoins des fautes qui les ont faites.

Durant son séjour en Normandie, Barthez se fit des protecteurs et des amis. Parmi ces derniers, il comptait MM. Poissonniers, placés, avec honneur, à la tête de la médecine militaire ; et M. Bonté, médecin à Coutances. Les observateurs se devinent. Cette qualité fit et cimenta leur liaison. Avec quelle vérité, Barthez ne rendit-il pas hommage, à l'accueil qu'il en reçut, et aux talens vrais qui les distinguaient ? Il n'y a que les âmes resserrées qui craignent de rencontrer le mérite ; qui redoutent même de trouver, en autrui, cette supériorité d'esprit et de raison, qu'on tolère bien moins, que celle de discernement ou d'expérience, parce que celle-ci peut être égalée, quand l'autre ne peut point l'être ou ne l'est pas : mais, pour un homme véritablement grand, un grand homme (le fût-il davantage) ! n'est qu'un coopérateur de plus pour le perfectionnement de nos connaissances, un mortel qu'il faut honorer : puisque, sans les efforts de son génie, et le zèle généreux qui l'anime ; il n'y aurait bientôt plus de véritables progrès, dans la culture, si difficile, de l'esprit humain.

Barthez n'avait débuté, dans le Cotentin, qu'en qualité de médecin d'hôpital militaire ; mais l'année d'après, la France

ayant une armée en Westphalie, et ses troupes marchant sur Hanovre, il y fut envoyé, avec le titre de médecin consultant; place éminente, accordée ordinairement à l'âge et à l'expérience qu'il suppose, qu'on lui accorda, toutefois, par une rare mais juste exception. Au milieu des camps et du bruit des armes, jeté sous un ciel rigoureux, Barthez ne suspendit point ses travaux, et ne déroba rien à ses devoirs. Une fièvre nerveuse maligne le frappa; elle fut compliquée d'hémorragies nasales qui, dès-lors, devinrent en lui une disposition habituelle. Un médecin d'Hanovre, le célèbre Werlhoff, lui fut utile en cette occasion. Ses soins et ses conseils avaient un tout autre caractère, que celui d'une honnête déférence, ou de la simple humanité. D'un autre côté, Barthez savait que M. Werlhoff était l'un des plus grands médecins de l'Allemagne; mais il avait à le chérir comme un bienfaiteur. Il lui voua une reconnaissance profonde, et il l'honora, jusques à sa mort, comme un savant, qui réunissait autant de sensibilité que de lumières.

Cependant la santé de Barthez était altérée. Il demanda et obtint la faveur de se retirer, se rendit à Paris, et acheva de s'y rétablir, au moins en apparence. Peu fait pour le repos, et le travail lui étant même nécessaire, bientôt il devint coopérateur salarié du Journal des savans : fonction qui, vu le mérite et l'âge des autres rédacteurs, pouvait être considérée comme une faveur. C'en était une effectivement, que d'être appelé, très-jeune, à juger les auteurs et leurs ouvrages ; à

prononcer sur les talens et les réputations, en homme aussi réservé dans la louange qui ne peut flatter, lorsqu'elle est prodiguée; que délicat dans la critique qui, injuste, est nécessairement sans effet : et non, ainsi que s'en acquittent tant d'écrivains, intolérans par système ou par humeur, qui ne trouvent d'esprit ou l'empreinte du génie, que là où il n'y en a point; qui n'ouvrent un livre, qu'avec la maligne intention d'en déchirer l'auteur, et qui; pour avoir le facile mais honteux secret d'abuser des lecteurs, qui n'ont d'opinion que celle des autres, n'en sont pas moins; sinon la honte de leur siècle; au moins le fléau, qui, dans le champ de la littérature ou des sciences, abat ou décourage celui qui se présente pour les faire fleurir.

Barthez n'abandonna la tâche honorable, qui lui avait été imposée, que pour se rendre à Montpellier, dans la vue d'y disputer une chaire de médecine, vacante par la promotion de M. Imbert à la place de Chancelier ou chef suprême de l'Université. Le concours devait s'ouvrir le 26 Octobre 1759; on savait que les épreuves seraient rigoureuses : Barthez fut là pour les subir.

C'était une cérémonie bien solennelle, dans cette illustre Université, où nul ne pouvait prendre rang parmi ses Professeurs célèbres, sans avoir passé par les formes épineuses d'un concours; que celle d'une dispute de chaire. Sous les yeux d'un public éclairé, dont l'opinion, sans pouvoir influencer les juges, était néanmoins une sorte de garant de leur

sévère équité, se présentaient tous ceux, parmi les Docteurs gradués dans cette même Université, qui pouvaient faire preuve, et de la bonté de leurs études, et de la mâturité de leurs jugemens, et de la profondeur de leurs connaissances, même d'un vrai talent oratoire. Un Professeur ne peut ni ne doit, en effet, être un homme ordinaire. C'est à lui qu'est confiée l'instruction; et peu de gens savent véritablement ce qu'elle lui coûte : doit-on ajouter ce qu'elle lui vaut ? Aux talens éminens du Professeur, s'attachent l'envie, qui dénature tout ; la méchanceté, qui empoisonne tout; et l'injustice, qui les réduit au don de la parole et à celui de l'imagination : parce qu'en médecine, imaginer est être au-delà du vrai ; et qu'on ne veut consentir à faire montre de générosité, que pour mieux obéir au besoin de nuire. Enflammé du désir d'affronter cette hydre, pour la terrasser; Barthez entra dans l'arène avec trois autres compétiteurs (1). Suivant l'usage, il reçut la matière (2) de plusieurs préleçons, traita

---

(1) MM. Crassous (Pierre-Etienne). Vigarous (François). René (Gaspar-Jean).

(2) 3 Prælectiones. *De structurâ anatomicâ renum, ureterum, vesicæ urinariæ, de formatione calculorum in hisce viis urinariis, necnon quædam inter varias lithotomiæ methodos, anteponenda sit.*

3 Prælect. *De circulatione sanguis et viribus quibus debetur.*

3 Prælect. *De pleuritide et peripneumoniâ.*

3 Prælect. *Utrum definitiones terminorum artis medicæ ut nominum morborum, functionum, rectius repetantur ab illis quæ sub sensus cadunt, ut phœnomena ; an ab illis quæ sub intellectum, ut causæ.*

3 Prælect. *An ad promovendam morborum historiam, maximè conferre*

ensuite douze questions (1) pour être discutées, combattues et confirmées pendant trois jours; se fit remarquer, par son érudition et un profond savoir, dans tout le cours de la dispute; et, porté, par acclamation, parmi les trois sujets présentés au Roi, lorsqu'elle fut terminée; nommé enfin par Louis XV, Professeur en médecine : il fut installé le 17 Avril de l'année 1761.

---

possit earum ad classes, genera, species, revocatio; juxta methodum botanicarum methodo analogam? An quodlibet morbi genus à causâ sibi propriâ et additâ excitetur, ita ut virûs diversa genera admitti debeant quot morborum; ita ut V. C. non minus admitti debeat virus febrile quam virus venereum, scorbuticum, scrophulosum, variolosum, etc.

(1) Quæstio I.a *Num oculi structura infinitam conditoris ostendat sapientiam?*

II.a *Musculorum anatomiam et mechanismum exponere?*

III.a *Quænam mixtorum familia, an vegetabilium, an vero animalium, aut mineralium, præstantiora suppeditet auxilia inquirere?*

IV.a *An pro regionum aeris, temperiei, vitæ rationis, ciborum, aliarumque circumstantiarum varietate, instituenda sit curandi methodus?*

V.a *Vocis et loquelæ mechanismus.*

VI.a *Vertiginis theoria.*

VII.a *An uroscopia clinico sit utilis?*

VIII.a *An demonstrata sit circulatio sanguinis Harveiana vulgo dicta?*

IX.a *An systema Lacazianum de viribus epigastricis, etc. universale simul et luculentissimum principium præbeat enodandæ œconomiæ animalis?*

X.a *Idæam generalem chemiæ tradere.*

XI.a *Pharmacothecam castrensem quam maximè licet æquo rerum estimatori et Reipublicæ, et ægri militis emolumento contrahere.*

XII.a *An fibræ muscularis irritabilitas à filamentis nerveis pendeat in ejus compositionem venientibus? An vero neutiquam, ut Hallero summo visum est* (primæ lineæ physiologiæ, sect. 408, edit. de Gott. 1751).

C'est ainsi, qu'avec un profond sentiment de lui-même, faisant partie d'un des plus illustres corps enseignans; Barthez entrait à 27 ans, dans la carrière de l'instruction publique. Il ne se le déguisait point. La médecine, long-temps livrée à la verbosité de ses rhéteurs ou à la fougue des systématiques, s'était éloignée de sa première pureté. On eut dit qu'elle avait dégénéré en l'art de faire valoir des chimères, puisqu'on avait jugé, que les hypothèses, pouvant servir au développement de l'esprit, avaient leur nécessité ou leurs avantages dans l'éducation médicale. De toutes parts, ces idées étaient repoussées; et le ridicule que la scène, envahie par un profond moraliste, avait jeté sur tout ce qui s'écartait du cercle, tracé par la raison, y avait sans doute contribué. Les médecins qui s'étaient égarés, en suivant l'impulsion générale, avaient reconnu l'erreur, inséparable du jargon qui la propage; et revenus aux vrais principes, ils s'efforçaient de plus en plus de les épurer.

Presque au sortir de cette époque, déplorable pour les sciences et le petit nombre de ceux qui les avaient à cœur; quatre Ecoles occupaient les bouches de la renommée : celle de Leyde, à laquelle le nom de Boerhaave avait donné le plus beau lustre; celle de Hall, qui, créée à peine, s'appuyait déjà du nom de Stahl; celle d'Edimbourg, que le nom de Cullen venait d'appeler à une juste célébrité; enfin l'Ecole de Montpellier, qui, plus antique qu'elles, se reposait orgueilleusement sur un homme, formé dans son sein, du soin de la

maintenir dans le rang, qu'elle tenait aux yeux des nations, et que nul n'aurait osé lui contester.

Boerhaave, Stahl, Cullen, Barthez : voilà les quatre Professeurs, qu'à peu près le même âge réunissait, pour les offrir à l'admiration de la postérité.

Au milieu d'un peuple, alors républicain, qui savait mettre un prix à la possession d'un grand homme; Boerhaave est à la fois Professeur de médecine-pratique; de botanique et de chimie. Son nom s'étendait au loin; et, maîtrisant l'opinion de son siècle, dans celle des disciples innombrables qui accourent pour l'entendre, la médecine, dont il voulut porter la théorie jusques à la démonstration, basée sur les lois connues de la physique et de l'hydraulique; sous la forme de l'éclectisme, est tout à fait mécanicienne.

Stahl, à la voix de Fréderic Hoffmann, entre dans la nouvelle Université de Hall. Il y est Professeur de médecine et de chimie. Le mécanisme de l'Ecole de Leyde lui paraît une doctrine, spécieuse et vaine, dans laquelle il n'y a, ni puissance, ni moteur reconnus. Le subjuguer, est une tentative digne de son esprit ardent. Il parle, se fait un nom, s'entoure de disciples; la théorie boerhaavienne est renversée; sur ses débris, s'élève celle de l'autocratie de l'âme; et avec Stahl, la médecine, où triomphe l'animisme, devient métaphysique et transcendante.

Après s'être livré à l'enseignement de la physiologie et de la matière médicale, Cullen, dans l'Ecole d'Edimbourg, professe la médecine-pratique. Les doctrines de Boerhaave et de Stahl le frappent, et ne le séduisent pas. L'opinion de Fréderic Hoffmann, mais purgée d'un grand nombre de principes hypothétiques de la pathologie humorale, et seulement réduite aux inductions, tirées des différens changemens qu'éprouvent les mouvemens et les puissances motrices de l'économie animale; lui paraît la seule naturelle. Il en adopte les principes généraux : et le solidisme, par l'ascendant de Cullen, s'introduit plus généralement dans la médecine.

Dans l'Ecole de Montpellier, nul ne tient le sceptre de l'opinion ; mais Barthez a devant les yeux, ses longs siècles d'existence et de gloire, la série non interrompue de ses travaux utiles, sa célébrité toujours croissante. Les parcourt-il avec vénération ? Il voit Arnauld de Villeneuve, grand homme dans le 14.e siècle, persécuté par ses contemporains, mais dédommagé par les hommages de la postérité; fameux par ses découvertes en chimie, lorsque la science n'existait pas; et plus fameux encore par ses écrits et ses succès, quand l'art de guérir, si florissant jadis, était livré par les Arabes et les Grecs du bas-empire, aux mensonges des alchimistes, et aux visions de ceux qu'asservissait l'astrologie judiciaire.

Presqu'à la même époque, il trouve Guy de Chauliac, restaurant la chirurgie : art, alors avili, et qu'il réduit en

système ; Balescon de Tharare , n'écrivant qu'après 36 ans de pratique et d'observation , tandis que nos modernes érudits, presqu'assis encore sur les bancs poudreux des écoles, veulent être auteurs, et juges ou réformateurs des opinions ; Gordon, son imitateur et son émule, qui, de plus, renouvelle la doctrine grecque des crises.

Bientôt se succèdent les Rondelet , grand ichtyologiste , médecin profond, et qui devait vivre, même dans l'inscription du temple, qu'en 1556 Henri II vouait aux progrès de l'anatomie ; les Joubert , cet irréconciliable ennemi des préjugés reçus et de l'erreur qui en est le domaine ; les Varandé ; les Hucher ; les Ranchin , vivant tout entier pour l'honneur de l'art et le lustre des médecins qui le professaient ; les Rivière ; les Du Laurens ; les Richer de Belleval , qui, devant à la faveur du grand Henri , de réunir l'enseignement de l'anatomie et de la botanique, et placé par son Roi dans l'université de Montpellier ; institua, pour l'attrayante étude des plantes, le premier jardin public que la France voyait créer.

C'est après tant d'hommes célèbres, que se pressent aussi Chicoyneau , Chirac , Vieussens , Astruc : Astruc dont l'étendue des talens étonne ; professeur par goût et par nature , la gloire de toutes les corporations dans lesquelles le fixe un mérite transcendant ; et dont les vieux jours , voués à la reconnaissance et à une honorable équité, sont consacrés à l'histoire de cette école , à laquelle le nom

d'Astruc suffirait, s'il ne lui en restait de plus immortels encore.

Telle était l'Université de médecine, où Barthez paraît. Hors la chimie, il enseigne toutes les parties de l'art de guérir ; mais il veut qu'elles soient solidement cimentées. Pour y parvenir, calculant la force des muscles, l'action du mouvement animal, la direction et la vitesse de fluides: mécanicien sublime et hardi, se range-t-il sous la bannière de Boerhaave ? Non. Il ne repousse point les explications secondaires fournies par l'hydraulique et la mécanique ; mais il crée une doctrine, où tout se rapporte aux lois de la vie, et à l'action du principe, qui en est l'inséparable agent.

Analysant les pouvoirs vitaux, dans les phénomènes de l'intelligence et de la pensée, et décomposant intuitivement l'organisme, pour en considérer son élément immatériel : animiste ingénieux, devient-il l'interprête de Stahl et le fauteur de son système ? Non. Il ne rejette pas l'existence de l'âme, et il croit à son union avec le corps ; mais il établit des dogmes, dont se trouvent si éloignées ces opinions arbitraires, qui donnent aux organes, une faculté active et sensible ; à l'âme, un empire et une prévoyance, contre laquelle déposent, et les mouvemens divers qui se passent en nous, et ces impulsions soudaines qui, si dangereusement, rendent les crises, des instrumens incalculables ou de vie ou de mort.

Enfin cédant à d'importantes considérations, tirées de l'étude des actions dépendantes du système des nerfs, ou plus généralement de l'état et des affections des puissances motrices, qui impriment, à toute la machine, un caractère de mouvement et de vie : solidiste déterminé, est-il l'organe de Cullen et l'âpre défenseur de ses préceptes ? Non. Il reconnaît, dans les solides, des forces sensitives et motrices, d'où dépendent leurs dispositions générales et auxquelles se rapportent les phénomènes divers qui en émanent ; mais il étend ces mêmes forces sensitives et motrices, aux fluides : ceux-ci, comme ceux-là, sont également pénétrés du pouvoir vital, influencés par lui ; et les forces, qu'ils manifestent, font partie des lois, qui lui sont propres.

Ainsi Barthez, en consacrant le vitalisme, se rapproche et s'éloigne de ceux qui se sont exercés sur la science de l'homme. Il sanctionne leur doctrine, et nul ne peut réclamer la sienne; au moins dans sa partie dogmatique et fondamentale. Aristote et quelques anciens, Vanhelmont et quelques modernes, Glisson même, ce précurseur de Haller dans la connaissance des phénomènes principaux de l'irritabilité, ont eu de grandes vues ; lui seul les réunit, y en ajoute de nouvelles, et de bien plus importantes ; les lie étroitement par des faits nombreux, dont le rapprochement était encore inconnu: et de cet ensemble, ainsi revêtu du vrai caractère de découverte, naît cette doctrine qui, annoncée dès l'année 1772 dans un discours, qui servit d'inauguration à l'ouverture solennelle des

écoles, faite le 31 octobre, et qui fut, l'année d'après, connu par la voie de l'impression; plus étendue, dans un ouvrage sur les fonctions de la nature humaine qui parut en 1774: fut ultérieurement développée, dans un traité qui, rendu public en 1778, sous le titre de *Nouveaux élémens de la science de l'homme;* a été réédité avec des augmentations et des notes, en 1806.

Dans le discours : *de principio vitali hominis*, Barthez prend véritablement date d'une opinion, fortement conçue et énergiquement exprimée, sur la nature du principe, qui préside à la vie et au mouvement de l'homme et des animaux. Des médecins fameux ont parlé, avant lui, de ce principe auquel ils ont même appliqué le nom de vital ; mais on s'aperçoit bientôt, en comparant exactement les doctrines de tous ces auteurs avec la sienne, sur tous les points importans des fonctions de la vie dans l'homme sain et malade, non-seulement que celle qu'il enseigne est toujours différente des leurs, mais encore que très-souvent elle leur est diamétralement opposée. C'est que, en effet, Barthez considère, d'une manière neuve, toutes les fonctions de la vie dans l'homme et dans les animaux, comme étant produites par les forces propres, et régies suivant les lois primordiales d'un principe vital ; et il le fait, d'une manière plus neuve encore, en établissant rigoureusement, que les lois de ce principe sont absolument étrangères aux lois connues de la mécanique, de l'hydraulique et de la chimie ; ainsi qu'aux facultés de

liberté, de prévoyance et autres, qu'on regarde, généralement, comme étant caractéristiques de l'âme pensante.

Voilà donc un principe, jouant un rôle essentiel à côté de la matière et de l'esprit; ayant, avec l'âme pensante, une influence réciproque qui est très-étendue; et, avec l'organisation, une harmonie préétablie: nommé vital, par son caractère, ses propriétés et son action. Des faits rares, quelquefois extraordinaires, toujours curieux et frappans, autorisent à reconnaître l'effet direct de ses forces, même à n'admettre qu'elles dans l'économie des animaux; et, dans la considération comme dans l'étude des phénomènes propres et des lois de ce principe, c'est une remarque importante, que ce n'est que, par des observations rares, et lorsque les influences des fonctions dégénèrent en affections morbifiques; qu'on peut espérer de reconnaître ces influences, et de pouvoir les apprécier.

De telles assertions avaient besoin de preuves ou d'exemples; et Barthez en consigne une partie, dans sa *nova doctrina de functionibus naturæ humanæ*: ouvrage plus spécialement destiné, à donner successivement de nouvelles idées sur les fonctions naturelles dans l'état de santé, sur les causes des maladies, et sur les procédés curatifs qu'on a coutume d'employer pour les combattre. Mais c'est, dans les deux éditions des *Nouveaux élémens de la science de l'homme*, qu'il en recueille un plus grand nombre; tendant tous, à établir

péremptoirement les forces du principe vital, leurs communications ou sympathies, leur réunion en système, leurs modifications distinctives dans les tempéramens et les âges, et leur extinction à la mort.

Veut-on connaître le plan et l'exécution de cet ouvrage ? Après s'être réduit à un scepticisme invincible sur la nature du principe de vie dans l'homme ; et, avoir eu égard aux plus fortes probabilités, qui semblent dire, qu'il est un être distinct et non une simple modification du corps qu'il anime; qu'on en suive les effets, dans les résultats des forces sensitives et des forces motrices, appliquées tant aux solides qu'aux fluides: reconnaissant une influence moyenne, constante et uniforme des premières sur les secondes, et en dérivant alors cette disposition qui, réelle pour chaque âge et chaque tempérament, forme et constitue ce que l'auteur nomme stabilité d'énergie.

Pour aller plus loin, il faut concevoir ce principe présent, soit à toutes les parties vivantes des fibres musculaires, agissant immédiatement, et sur les molécules de cette fibre pour les rapprocher, pour les écarter ou pour affermir leur position fixe relative, et sur les divers organes pour opérer, en eux, le degré convenable de cohésion qui leur appartient; soit aux diverses particules des fluides, sur lesquels s'exercent les deux ordres de forces préétablies, afin de maintenir, dans de justes bornes, et la constitution particulière de ces

fluides, et la durée des fermentations spécifiques qui les forment.

Par une idée analogue, il est, dans l'acte même de la digestion, une fermentation vitale, dont l'effet est de prévenir la corruption spontanée des alimens ; et les sucs de ces alimens ne reçoivent, que du principe de vie, le caractère dont ils se revêtent.

Toutes les fonctions émanent directement des forces de ce principe, et s'exécutent constamment par une suite de ses lois primordiales. C'est sous l'influence propre de cet agent, qu'a lieu la chaleur qui pénètre le système animal, qui s'équilibre en lui, que tous les feux du Sénégal n'ont pas le pouvoir d'augmenter, ni les glaces de la Sibérie la faculté d'éteindre. Tant que le corps est vivant, le principe, qui l'anime, l'empêche de s'anéantir, et la chaleur est l'un de ses inconcevables moyens. Néanmoins de tous les temps, l'action des organes de la respiration a paru intimement liée avec la température des animaux. Mais avant les découvertes et les progrès de la chimie pneumatique, Buffon, d'après des idées allégoriques ou un sentiment émis dans d'autres siècles, a attribué, à ces organes, le pouvoir d'aviver ou d'accroître le feu de la machine animale : ce que Buffon avait établi est devenu aujourd'hui une opinion, à peu près générale. Plusieurs, au contraire, parmi les anciens, jugeant d'après quelques fortes apparences, pensaient qu'il faut les regarder (ces mêmes organes),

comme les régulateurs de la chaleur, qui est tempérée par le refroidissement, qu'opère la respiration renouvellée. Cette croyance est-elle une erreur? Barthez l'a commise avec une partie de l'antiquité. Si quelque chose pouvait l'y retenir, c'est qu'il ne lui paraissait pas probable, que les théories chimiques, sur la production de la chaleur vitale, pussent jamais rendre suffisamment raison des phénomènes principaux et des lois générales de cette chaleur. Ces lois sont la conservation de son degré, dans des intempéries extrêmes du froid et du chaud de l'air extérieur ; son égalité dans les diverses parties du corps d'un même animal, et son degré uniforme dans tous les individus de l'espèce humaine. Ainsi, la doctrine de la chaleur étant à ses yeux une question, regardée encore comme indécise; il y avait au moins, si non les plus fortes probablités contre la vérité des théories chimiques de la chaleur : au moins les motifs les plus grands, pour en limiter l'universalité et en contester l'extrême extension.

L'histoire des sympathies des divers organes du corps humain, qui perfectionnée, peut si fort changer la manière de voir l'homme interne ou nerveux ; occupe, dans la doctrine de Barthez, un rang distingué. Il y a sympathie particulière de deux organes, lorsqu'une affection de l'un occasione sensiblement et fréquemment une affection correspondante de l'autre : et les sympathies se distinguent, selon qu'elles ont lieu d'organe à organe, d'organe particulier avec tout le corps, entre les

organes similaires, comme de vaisseau à vaisseau ; de nerf à nerf, ou de tel vaisseau et tel nerf, à leur système respectif considéré en sa totalité. Les faits indiquent ces sympathies, et leurs causes se rapportent souvent à des affections primitives et inconnues du principe vital. Ce principe, suivi dans chaque homme, relativement aux affections constantes du système de ses forces, fait les tempéramens ou la forme spéciale de l'individu. Celui-ci meurt ; et le sort du principe qui a présidé à la sensibilité et aux mouvemens vitaux, est incertain comme sa nature.

Avec cette incertitude dans la nature du principe vital, qui semble introduire une sorte d'obscurité, dans la connaissance des actes qui en proviennent ; quel est donc l'avantage de la doctrine de Barthez, et quel fruit la science en a-t-elle retiré ?

Cet avantage est immense ; ce fruit est presque inconcevable. Pour le prouver, deux moyens principaux se présentent à l'esprit. L'un est la recherche des progrès qu'une semblable doctrine a fait dans les têtes pensantes ; l'autre est l'estimation et la comparaison du rapport intime, qui existe, entre les opinions, qui ont été opposées à celles de Barthez ; et la pratique, qu'ont introduite ces mêmes opinions, qui, d'ailleurs, en constituent la théorie philosophique.

Des médecins du plus grand mérite, soit en France, soit en Allemagne, et dont quelques-uns avaient pu d'abord avoir

été prévenus, par des critiques éphémères ou injustes, contre la doctrine de Barthez ; ont fini par en embrasser l'ensemble, ou par en adopter quelques points fondamentaux. Tels sont, entre ceux qui pourraient être cités, MM. Metzger, Frier, Blumenbach, parmi les célèbres auteurs allemands ; et, parmi les médecins de notre nation, M. Dumas, dont l'autorité paroît assez imposante, pour ne pas être dispensé de nommer quelqu'autre après lui.

Quant aux conséquences, que peut fournir le parallèle des diverses opinions médicales, et de la pratique, rigoureusement déduite de ces opinions ; elles ne sont pas moins probantes : et c'est ce qu'il importe d'établir.

Boerhaave est mécanicien ; dans son hypothèse, à laquelle les calculs de Bellini semblaient donner tant de précision, comme ceux de Leuwenhoek tant d'étendue : le corps est une machine hydraulique, dans laquelle le calibre des vaisseaux diminue selon leurs séries ; et les molécules des humeurs varient dans leur volume, leur pesanteur, leur forme, leur degré de cohésion, etc. Tout est mouvement, tout est frottement ; de l'attrition continuelle, due à l'action des vaisseaux, provient la chaleur animale ; des effets de cette chaleur, combinés avec ceux de l'attrition, il résulte des déperditions constantes et des vides que chaque instant voit s'accroître et se remplir. Le mouvement se rallentit, les humeurs s'épaississent, les obstructions se forment, l'inflammation par erreur

de lieu survient. Il faut des torrens de délayans, des quantités de fondans, pour rétablir le cours progressif des fluides; il faut que le sang soit versé à grands flots pour prévenir ou détruire les engorgemens ; il faut aussi des altérans pour les vices des humeurs ; il faut des évacuans de toutes les sortes , pour forcer la résistance que les solides opposent aux sucs, devenus étrangers par leur acrimonie et leur dépravation. Mais, sous les tumultueux effets de cette médecine vigoureusement agissante , les congestions se multiplient, l'irritation décuple, la vie s'éteint sous la lancette ; ou les maladies ne se terminent, que pour traîner après elles la langueur , la faiblesse , tout le cortége des maux qui assiégent la caducité.

Stahl est animiste ; dans son système , auquel Juncker, Nenter et Alberti ont asservi toute la pratique de l'art de guérir : le corps est le domaine absolu de l'âme , et les maladies sont produites par des mouvemens, qu'elle excite et dirige, en se proposant d'agir comme doit faire une nature prévoyante et conservatrice. En santé , comme en maladie , ce principe spirituel , premier mobile dont l'action est spontanée , volontaire, même raisonnée, a le bien pour continuelle tendance. Du mal opéré, naît un désordre moins grand ; ainsi le mal est inévitable : on ne peut même désirer qu'il soit évité. Qu'a-t-on à opposer à un pareil agent , dont le but est calculé , dont les opérations sont réfléchies, dont les déterminations émanent de son libre arbitre. La médecine du praticien animiste ,

lui, qui s'est rendu le téméraire accusateur (1) des méthodes curatives reçues, et du choix des moyens d'exécution fait par les médecins ; est cet art de guérir par l'expectation, trop souvent frêle et décevante ressource de celui qui ne sait pas agir, qu'ont flétri, et le sarcasme d'Asclépiade, et le jugement plus réfléchi de Sims; et qui, lorsqu'il devient agissant, ne reconnaît que les tumultes d'une pléthore effarouchée, qu'il faut appaiser avec du sang; ou le mouvement tantôt vif, tantôt lent des solides, auquel on ne peut opposer que les stimulans ou les antispasmodiques.

Cullen est solidiste ; dans son opinion, que Bordeu, que La Caze, ces imitateurs ingénieux de Van Helmont, même de Baglivi, ont énoncée à leur manière : le pouvoir de la nature dans les maladies, pouvoir qu'Hippocrate et Sydenham ont signalé, dont on a tant parlé sans le mieux connaître, ou, du moins, sans le faire servir à rectifier les méthodes de traitement ; est presque révoqué en doute. Toutes les maladies, représentées comme autant de résultats des affections des parties nerveuses qui composent nos divers organes, n'ont lieu que par les lésions très-primitives, si elles ne sont point exclusives, de ces mêmes parties. Rien n'est à considérer, si ce n'est le système du solide vivant. L'ordre de co-existence et de succession des symptômes, à l'aide de la sup-

(1) Voy. *G. E. Stahl, Sileni Alcibiadi. i. e. Ars sanandi cum expectatione, etc.* 1730.

position qui prend la place du fait, y sert pour déterminer la cause prochaine des maladies. La doctrine des coctions y paraît sans fondement ; celle des crises, incontestables témoins des efforts d'une nature médicatrice, n'y semble avérée qu'autant qu'elle se rapporte aux mouvemens périodiques ou habituels de l'économie animale. Ainsi le solidiste n'est attentif que pour le spasme ou pour l'atonie ; il rehausse ou diminue le ton de la fibre ; n'obvie au vice des humeurs, qu'il n'admet point, que dans celui des solides qu'il s'exagère ; et s'occupant presque toujours de ceux-ci, presque jamais de ceux-là, hématophobe par principe, anti-humoriste par opinion, surcharge sa pratique d'excitans qui ne remplissent pas ses vues, ou de relâchans qui les contrarient.

Barthez est vitaliste ; dans sa doctrine, devenue enfin celle de tant de médecins qui y ont applaudi : un principe, unique en apparence, mais au fond très-complexe, puisqu'il représente l'ensemble des causes générales des phénomènes du mouvement et de la vie ; est la source des actions diverses du corps humain. Ce principe est uni intimement à son intelligence et à ses organes, et sa nature est conçue par des idées entièrement distinctes de celles que l'on a des attributs du corps et de l'âme. Mais ce principe, ses forces propres et ses lois primordiales, sont totalement étrangers aux hypothèses du mécanisme, de l'animisme et même du solidisme ; surtout il n'a ni la conscience de ses opérations, ni la volonté de les déterminer ou de les régir. L'étude des phénomènes, sur

lesquels le principe vital a une influence immédiate, est seule du ressort du médecin. Cette étude, qui laisse aux dogmatiques, leurs hypothèses et leur série de raisonnemens ; aux empiriques, l'observation trop nue des faits ; au vain Asclépiade, sa philosophie corpusculaire ; à Thémison, sa théorie trinôme ; aux pneumatiques, leur air qu'ils font errer dans nos vaisseaux ; à Galien, sa doctrine fautive des humeurs ; aux Arabes, leurs rêves philosophiques, nourris par les abstractions et les formules d'Aristote ; aux Alchimistes, leurs fourneaux ; à Van Helmont, son ingénieux délire ; aux Géomètres, leurs calculs ; aux Physiciens, leurs forces et toutes les lois de la matière et des masses : cette étude, dis-je, ramène sans cesse l'attention du côté des faits ; elle apprend à les classer ; elle enseigne à en déterminer d'analogues.

La médecine-pratique est donc là sans systèmes, puisqu'elle ne se complaît que dans l'observation ; et qu'elle exclut toute explication qui ne s'accorde pas rigoureusement avec elle. Mais cette médecine-pratique est rectifiée ; car elle est purgée des erreurs, dont l'infectent les autres doctrines. Elle admet, lorsqu'ils existent, les vices primitifs des liqueurs, comme les lésions essentielles des solides. Elle est, de plus, enrichie de tout ce qu'apporte, dans la science ou dans l'art de guérir, la recherche exacte et l'accumulation des faits, la sévérité mise dans les conséquences qu'on en tire ; et surtout le perfectionnement de la thérapeutique, dont les préceptes ne sont

lumineux et vrais, qu'autant que les médicamens, dont elle dispose, sont connus par leur spécificité absolue ou relative d'action sur les forces et les impulsions du principe de vie.

Ainsi, et cette conclusion est décisive; les hypothèses de Boerhaave, de Stahl, de Cullen, ont fait des systématiques. Que l'opinion médicale de Barthez puisse avoir contr'elle la versatilité de la base, sur laquelle elle repose; en a-t-elle moins créé la bonne méthode de philosopher en matière de science naturelle : méthode qui, étant employée à trouver les vérités, est, dans toutes les sciences, pour ainsi dire, plus précieuse à connaître que les vérités mêmes, puisqu'elle renferme le germe de celles qui restent à découvrir ? En a-t-elle moins formé des savans, moins fait des praticiens ? Et dans l'esprit de ceux, qui n'ont aucun intérêt à faire passer, pour la vraie pratique médicale, la routine et la jactance qui sait si bien la faire valoir ; l'auteur d'une telle hypothèse, repoussant l'erreur de la main dont il épure la source du savoir, monte au rang de bienfaiteur des hommes, et mérite le prix que la reconnaissance doit payer au talent.

N'eût-il produit que sa doctrine ; déjà Barthez eut été digne de toute sa célébrité. Mais il l'enseigna pendant 20 années. Que ceux qui l'ont entendu, nous disent : si cette doctrine, dont il n'avait cru devoir présenter aux savans que les bases, et en quelque sorte les théorèmes, n'était point commentée dans ses cours, et enrichie de tous les détails qu'elle pouvait comporter. Ne devait-il pas mettre

une différence entre des lecteurs instruits et des disciples qu'il fallait instruire. Des idées bien généralisées eussent suffi, dans son esprit, aux premiers; des développemens lumineux convenaient aux seconds. Pour le uns, il eut préféré l'art de bien enchaîner les faits; pour les autres, il sentait que les aperçus n'étaient utiles qu'autant qu'ils étaient suivis par les conséquences, comme celles-ci avaient leurs applications. C'est alors que sa théorie recevait la sanction de l'expérience; et que ses phrases aphoristiques perdaient toute leur ambiguité. Une érudition immense venait prêter sa richesse et son éclat à tout ce qu'il tirait de son propre fond. Voilà le Professeur; son talent ne consiste pas toujours à dire ce qu'il pense, mais à parler au nom de ceux qui l'ont dévancé. C'est l'état de la science qu'il faut qu'il trace ; c'est l'histoire des maux, qui pèsent sur l'homme qu'il doit faire: les erreurs même qui, si souvent nous apprennent à les éviter, demandent à être signalées par lui: et ce qui, par une sorte d'exagération, pourrait prendre les formes du pédantisme pour celui qui n'a que son esprit à orner, devient, pour quiconque est chargé de l'enseignement, une tâche qui, pour être au-dessus de bien de gens, n'en est pas moins, lorsqu'elle est remplie, une des conditions, auxquelles le génie s'attache pour mettre en évidence et ses ressources et ses moyens.

Tel fut Barthez dans l'enseignement public et dans ses cours particuliers. On l'écoutait avec recueillement; il l'exi-

geait : que ne doit-on pas accorder au double mérite des lumières et de l'éloquence ? Aucune distraction, dans un nombreux auditoire, n'annonçait, ni la lassitude dans l'attention, ni la faiblesse dans le jugement, ni la satiété dans le désir de savoir. C'est le propre d'une instruction profonde et variée, de captiver l'esprit, par un heureux mélange de propositions arides et de détails ornés. Une sévère analyse faisait-elle descendre le Professeur, du principe jusqu'à la conséquence; bientôt une savante synthèse le faisait remonter du résultat jusqu'à sa cause expérimentale : l'analyse et la synthèse sont inséparables, dans le travail des idées ; et aller de l'effet à la cause, est aussi une progression toute naturelle. Rien n'échappait à l'intelligence du disciple : les faits, dont il prenait connaissance, lui étaient expliqués par d'autres faits. C'est-là sans doute, la science dont Bacon indiqua les avantages et la nécessité. Mais le philosophe avait dit qu'il fallait encore moins l'étendre que la recréer. Barthez le sentit, il y travailla ; et dans un esprit de sa trempe ; voir le but et l'atteindre, était bien moins le résultat de ses efforts, que l'effet d'une volonté ferme à marquer ses progrès dans l'importante et pénible recherche de la vérité.

Barthez avait encore le sentiment profond de toutes les convenances.

Si, du haut de la chaire, parlant à une foule qui se pressait toujours plus pour l'entendre, il variait ses explications, qu'il interprétait encore pour le complément de l'instruction ; lors-

qu'il tenait la plume, se repliant sur lui-même, il n'expliquait plus. Mais, concis dans ses propositions, et ne mettant de valeur aux mots et aux phrases, qu'autant qu'elles offraient de la netteté et de la précision, il s'attachait à exprimer bien et fortement une suite de conséquences enchaînées l'une à l'autre. C'était un savant, écrivant pour ses égaux et ne demandant qu'eux pour juges ; ou plutôt c'était l'esprit et l'ordre qu'il portait dans ses recherches comme dans leur communication, et qu'il avait acquis par l'étude des mathématiques: science que plus d'un médecin condamne, peut-être en raison de son utilité, puisque, sans elle, rarement est-il assez en garde contre l'exactitude des définitions et contre la valeur des preuves; et qu'en matière d'expériences, presque toujours il est au delà des résultats, qu'il peut en obtenir ou qu'il doit en attendre.

Barthez leur dut ce style nerveux qui lui est propre; et qui, seul, pouvait donner à ses pensées, une force égale à celle de leur conception, et une tournure aussi savamment originale que le génie qui les produisait. Des écrivains, même du premier ordre, rédigeant des écrits élémentaires, pour n'avoir pas toujours eu la même sévérité dans les expressions, ont fait concevoir leurs raisonnemens, d'une manière ou fausse ou incertaine, qui fait manquer l'instruction dans les points correspondans. Barthez en était convaincu, et il l'avançait. Mais ce qui faisait le mérite de son style, était précisément ce qu'avec aigreur remarquait le critique: lui qui aurait dû

savoir, qu'on ne juge point un ouvrage, sans l'avoir entendu; que, pour l'entendre, il faut avoir pu ou voulu l'étudier; qu'un livre peut manquer de développemens sans être, ni faux, ni obscur; et que souvent, en médecine surtout, être avare d'explications, est éviter de donner dans les hypothèses, et mettre de justes entraves à ce qu'on pourrait appeler l'esprit professorial : ne se nourrissant que trop ou de subtilités ou de divagations, quand il devrait allier la précision avec la clarté; et fournissant ainsi des argumens contre une science, où l'on introduit des superfluités qui la surchargent, ou des erreurs qui la dénaturent.

Il restait à Barthez un autre parti; c'était de prouver qu'il pouvait être infiniment clair, sans rien ôter à la profondeur de ses pensées; qu'il pouvait expliquer ses préceptes sans les affaiblir, et développer sa doctrine sans théoriser. C'est dans cette intention qu'a été donnée avec une si grande quantité de notes, la seconde édition des nouveaux élémens de la science de l'homme. Les développemens y sont nombreux; et le lecteur ferait preuve, au moins d'une faible intelligence, s'il n'y trouvait, à côté du dogme, les éclaircissemens qui en fixent nettement le sens.

Une semblable déférence pour le public que Barthez respectait véritablement, devait diminuer le nombre de ses détracteurs; il finit par en triompher, et il a joui de sa gloire. Ses disciples contribuèrent peut-être à l'augmenter, parce qu'ils avaient vu de plus près le savant, à qui elle était

due. Une école, où se trouve un grand homme, est, en effet, comparable à un fleuve majestueux, qui reçoit et répand ses eaux avec profusion et utilité, fertilisant dans son cours, à l'aide de ses nombreux rameaux, des terres immenses, qui, sans lui, seraient frappées de stérilité. Ainsi l'instruction, donnée par un Professeur habile, forme à la science, une multitude de jeunes gens, avides de la saisir. Ils se répandent, en se retirant, dans les villes, dans les campagnes; où, pleins de reconnaissance, d'enthousiasme même, ils consacrent, par des éloges, le souvenir du maître et l'utilité des leçons qu'il leur a données. Il leur en succède d'autres, qui, à leur tour, sont remplacés par des élèves nouveaux. Tous ont la même gratitude, puisqu'ils ont participé aux mêmes bienfaits; et par cet échange de franches affections et d'une instruction solide, le Professeur accroît sa renommée, dans une proportion égale à la sensibilité des disciples qui l'ont entouré.

A cet égard, Barthez n'eut rien à désirer, ses livres étaient entre les mains de ceux qui l'écoutaient; ses phrases étaient transcrites et ses préceptes recueillis. Ce qui, à l'aide des cayers qui se transmettaient, constituaient une instruction traditionnelle dont plus d'un élève a pu abuser. C'est au moins un reproche que Barthez a fait à plusieurs d'entr'eux, d'une manière d'autant plus vive qu'ils étaient plus distingués. S'est-il laissé quelquefois aller à un peu d'exagération sur ce point ? Au fond, il était très-excusable. Qu'elle

est la propriété à laquelle on tienne plus qu'à celle que l'esprit nous donne ? Alors, sans doute, la chance du Professeur est entièrement à son désavantage. En se livrant à l'enseignement, il fait d'immenses recherches ; pour mieux enseigner, il faut qu'il apprenne davantage. Les découvertes sont même le prix de son travail. Dans son effusion auprès de ses disciples, il jette l'instruction par torrens, les vérités se succèdent, l'étincelle du génie a brillé : et quand il n'a plus de réserves, j'allais presque dire de secrets, comment jouira-t-il de ce qu'il a vu, de ce qu'il a trouvé le premier, si, lorsque l'ingratitude ose attenter à sa gloire, cent bouches ne s'ouvrent pour la consacrer ou la venger ?

Cet entier dévouement d'une foule de disciples n'a pas manqué au maître, qu'ils avaient tant appris à respecter. De son côté, Barthez les chérissait ; il leur prodiguait ses conseils, quelquefois même il venait à leur secours, soit pour le choix des sujets de thèses qu'ils devaient soutenir, soit aussi pour leur rédaction.

C'est à de telles dispositions que sont dues quatre dissertations inaugurales qui, sorties de sa plume, furent soutenues à divers intervalles.

Des doutes sur les vertus et l'usage des médicamens furent l'objet de la première de ces dissertations, que défendit en 1762, M. de Ponsard. Apprécie-t-on ces vertus, d'après des vues chimiques, qui, selon l'auteur, ne devraient être appli-

quées qu'à la pharmacie et à l'art de formuler, et non au corps humain, qu'il importe bien moins de considérer comme un mixte que comme doué de vie ; ou d'après des observations, particulières à d'autres dogmes, mais mal saisies et faussement jugées : aussitôt il s'élève plusieurs doutes, résultat d'une quantité immense de faits, et qui conduisent à conclure, qu'on ne peut bien connaître les vertus des médicamens, que par une suite d'essais, judicieusement dirigés d'après la connaissance de la vraie nature des maladies, et celle de l'idiosyncrasie des individus qui en sont atteints. L'épilogisme médical, cet art de fonder le procédé pour guérir une maladie nouvelle, sur le traitement des maladies connues et analogues, constituait un principe fondamental des anciens empiriques. Barthez le renouvelle, ne s'en départ point; et méditer ses ouvrages de pratique, est se convaincre, que les vérités les plus stables de l'art de guérir, tiennent à l'empirisme raisonné de la médecine eclectique.

La seconde dissertation inaugurale soutenue en 1765 par M. Thibault, roule sur la mort. C'est sous le rapport physiologique que cette question fut agitée. De combien de manières différentes, l'esprit est-il affecté par la mort; par quelle série de mouvemens le lien des parties est-il rompu ? Telle est la double considération qui néanmoins paraîtrait bien peu philosophique à d'autres qu'à des médecins, si elle ne conduisait à la recherche des accidens qui mènent à la mort; et des indices qui la déclarent ou la font reconnaître. La

vie que tant de gens consacrent à l'intérêt, quelques-uns à la frivolité, un petit nombre à conserver et à propager les lumières, une foule d'autres à végéter oisifs, parasites, faux ou méchans; est, pour tous, d'une si grande importance, qu'on doit en vouloir au médecin qui ne s'occupe pas tout entier des moyens de la prolonger. Mais le malheur d'être arraché à cette vie, lorsqu'on ne l'a pas tout à fait perdue; et, vivant, d'être plongé dans le tombeau, est aussi trop énorme, pour ne pas pardonner à des méditations sur la mort. L'art de prolonger la vie est bien vain aux yeux de l'épicurien, puisque cet art n'est souvent que la science des privations. Mais triompher de la mort, en lui faisant lâcher sa proie; rendre à la femme éplorée, l'époux qui faisait son bonheur; à la mère tendre, l'enfant seul gage de l'amour conjugal; à une famille en larmes, le père qui en est le soutien, et cela, lorsque la tombe les avaient presque engloutis : un tel bienfait se confond avec celui de la divinité, qui veille sur les jours de l'homme, si souvent ingrat; et on ne l'a pas une fois rendu, sans être amplement dédommagé de tout le malheur qu'il y a quelquefois de vivre.

Barthez avait ressenti cette inappréciable douceur.

Une Dame du palais de la Reine, éminemment douée de cette constitution qu'on appelle nerveuse, tombe malade, quand Barthez, son médecin, malade lui-même, ne peut point lui prodiguer des soins. La douleur l'égare, ses souffrances sont au comble, une agonie rapide la jette dans un

état de mort. Les larmes ont coulé; son cercueil se prépare. Barthez l'apprend, s'arrache du lit où le mal le retient, vole, fait suspendre les terribles apprêts de la sépulture, demande de la glace, en couvre presque ce corps inanimé et froid. Quel prix de cette heureuse audace ! Son cœur, dont tous les mouvemens avaient été suspendus, recommencèrent à battre; la chaleur se répand dans les membres, la vie s'y développe avec elle ; et ce cadavre, qu'on allait confier au dernier asyle des mortels, reprend le sentiment et la parole: en est-il d'assez énergique pour se bien exprimer dans un tel moment !

La troisième dissertation inaugurale, défendue, en 1767, par M. Péroncély, fut sur la nature et l'influence de l'air à l'égard de la production des maladies; et on y trouve un corollaire sur l'air, les eaux et les lieux à Fréjus. La physique du temps où cette dissertation a été écrite, consistait, sur la nature de l'air, en des suppositions qui ne devaient disparaître que devant le génie de Lavoisier. Cependant les qualités physiques de cet élément prétendu, étaient bien observées. La nature du gaz acide carbonique, dont, sous le nom d'air fixe ou de gaz sylvestre, on cherchait à étudier les effets; n'était pas mieux connue : on en faisait néanmoins la base de quelques théories, parmi lesquelles il s'en trouvait de médicales. Mais les maladies (et il en existe) dont la cause réside dans un fluide aériforme, en masse plus ou moins considérable, dans l'intérieur des vaisseaux, dans le

tissu cellulaire, ou dans une capacité, avaient été remarquées. On avait suivi également les vices manifestes de l'air extérieur, considérés comme causes morbifiques; et on établisssait que les maladies tiraient aussi leur origine des altérations occultes ou moins connues de l'atmosphère. S'apercevoir en effet que la santé ou la vie, courent de grands risques pendant les solstices ou les équinoxes, sous l'aspect de quelques astres, c'est presque prendre de la confiance pour l'action de ces qualités occultes, qui seraient sans avantages pour l'esprit, si elles ne le tiraient d'embarras dans l'explication de plusieurs phénomènes. Mais pourquoi voudrait-on tout expliquer ! Et, eu égard à l'air considéré étiologiquement, ne sait-on pas que les grandes variations dans le poids de l'atmosphère, que les changemens trop prompts et successifs dans sa température, et que les substances, plus ou moins contraires à la nature de l'homme, auxquelles l'air sert de foyer, de véhicule et de moyen de dissémination; sont les causes apparentes d'une foule de maladies, qui se lient avec les vices du fluide élastique dans lequel nous vivons : chaos étrange, où, parmi des principes constans et connus aujourd'hui, se forment des combinaisons toujours prêtes à se décomposer pour entrer dans de nouveaux mixtes; image de la volonté versatile de l'homme, qui, atteignant ce qu'il a vivement souhaité, le rejette, forme d'autres désirs qu'il satisfait, en soupirant pour des projets nouveaux.

La quatrième et dernière dissertation, soutenue, en 1772,

par M. Vexiau de la Touche, est sur l'apoplexie : maladie terrible, qui menace ceux qui paraissent se porter le mieux, et qui ne frappe que des individus depuis long-temps hors de l'état de nature ; qu'on ne croit sans signes précurseurs, que parce qu'on ne fait aucun cas des accidens qui l'annoncent ; qu'on ne pense être sans remèdes préservatifs, que parce que l'homme, déjà en son automne, ne veut rien prendre sur ses habitudes ou sur ses passions ; enfin qu'on n'imagine être presque nécessairement mortelle, que parce qu'on soupçonne presque toujours un état morbide qui n'existe pas, et qu'on soupçonne si peu celui qu'il faut combattre. Ce n'est point qu'on n'ait scolastiquement divisé l'apoplexie en sanguine et en pituiteuse : mot insignifiant, pris du galénisme, qu'on s'honore depuis long-temps d'avoir proscrit. Mais ne pourrait-on pas mettre en problème s'il existe de vraie apoplexie, sans que le sang ne forme engorgement dans le cerveau ; et si l'affirmative de la question résultait de tant de faits, que l'observation a accumulés, quelle serait la validité de l'indication, que tout médecin vulgaire remplit, de secouer vivement à l'aide des émétiques, d'évacuer avec des purgatifs, de stimuler avec des topiques irritans ? Guérit-on ainsi beaucoup d'apoplectiques ? Les soustrait-on mieux aux accidens, qui les privent d'une partie de leurs facultés, effets de la mort, dont ils offrent les traces et qui n'a fait que suspendre ses derniers coups ? Hippocrate, dira-t-on, a prononcé anathème contre toute forte apoplexie. L'expérience a donc été muette, depuis ce grand médecin ; ou un respect trop religieux pour ses

maximes a-t-il fait élever une barrière que l'art, malgré ses progrès, ne pourra pas franchir ? Ah ! ce n'est pas ainsi que pensait de l'autorité, quelqu'imposante qu'elle soit, cet adepte judicieux, à qui on opposait un dogme de son maître. Je suis l'ami de Platon, s'écria-t-il, mais je suis bien plus celui de la vérité.

C'est au milieu de ces travaux, et à l'aide de la considération dont ils l'entouraient, que la réputation de Barthez grossissait, et le portait vers la pratique de son art. Heureusement aussi, il se présentait pour faire la médecine-pratique dans un temps, où les médecins, se respectant eux-mêmes, et bien pénétrés de la noblesse de leur profession, comme de la sainteté du serment que leurs maîtres avaient exigé d'eux, ne savaient point ce que c'est qu'acheter la confiance, fixer la vogue par l'intrigue, et, à l'aide d'une tourbe de citoyens stipendiés, revêtir l'ignorance de toutes les couleurs du mérite et du véritable éclat du talent. Fizes n'était plus, Haguenot touchait au soir de la vie, le grand Sauvages n'était guère que nosologiste, et Venel un chimiste qui, cependant préludait dans la science que, depuis Lavoisier, ont formée ou agrandie ceux qui, si glorieusement, ont marché sur ses traces; enfin Lamure, Le Roi avaient la confiance du public, dans des maladies plus souvent aiguës que chroniques; quand Barthez, l'espoir des étrangers, ne semblait destiné qu'à guérir ces maux, dont la durée ou la ténacité paraît défier l'art et provoquer le talent.

Y a-t-il donc, en médecine, des points de vue différens ou des méthodes curatives diverses, selon que les maladies sont aiguës ou chroniques ? Sans doute, elles sont toutes soumises à une marche naturelle, à un cours régulier; et le temps qu'il faut pour les terminer fait leurs différences fondamentales. Cependant n'est-ce pas dans la pratique des maladies aiguës, où souvent tout se réduit à observer les mouvemens et les phénomènes morbifiques, pour les diriger et les compléter; où quelquefois il est bon d'attendre des crises et des événemens qu'on n'aurait pas les moyens d'assurer; et où, lors même qu'on agit avec vigueur, il n'est guère question que d'un petit nombre de remèdes dont l'énergie doit bientôt limiter l'emploi : tandis que, dans les maladies chroniques, fécond et varié comme les dérangemens qui les constituent, l'art de guérir exige le tact le plus fin, pour en préjuger les complications ; les connaissances les plus vastes pour en déterminer la nature ; et l'expérience la mieux éclairée, pour les combattre avec la méthode la plus propre à en triompher. Si le praticien, dans les maladies aiguës, a besoin de se tenir en garde contre sa fougue et une heureuse témérité; dans les chroniques, il lui faut toute son activité, même une judicieuse audace. Le premier n'a qu'à démêler les solutions apparentes qui doivent avoir lieu, pour ne pas les troubler; le second doit connaître celles qui sont possibles, pour les provoquer. Les maladies aiguës, presque restreintes dans la sphère d'une expectation raisonnée, peuvent se guérir et se guérissent souvent, par ce qu'on appelle les forces médicatrices de la

nature ; les maladies chroniques, appartenant à une action sans limites, ne disparaissent qu'après qu'on a, contr'elles, déployé ou combiné les plus grandes ressources. Ainsi, le médecin, dans les unes, a tout fait lorsqu'il a été prudent, attentif, observateur ; tandis que, dans les autres, l'art d'observer, l'attention, la prudence ne seraient rien encore, sans le talent qui fait exécuter, et la science qui fait concevoir.

Trois sortes de méthodes curatives étaient réunies entre les mains de Barthez, ou pour classer tous les procédés et moyens de guérison dont il était possible de faire usage ; ou pour remplir, sans confusion, les indications qui en assuraient la nécessité.

Ces méthodes curatives se composaient des méthodes naturelles, qui se bornent aux cas simples, dans lesquels la marche de la nature est réglée et salutaire, et où il suffit de seconder ses mouvemens spontanés ; des méthodes analytiques que l'on oppose aux complications des maladies simples, ou aux combinaisons d'affections essentielles et qui embrassent les rapports de force et d'influence, qu'ont les divers élémens, qu'il s'agit d'attaquer directement par des moyens qui leur sont proportionnés ; enfin des méthodes empiriques qui, basées sur l'emploi des médicamens qui ont eu du succès dans des cas analogues, servent dans ceux, où les élémens de la maladie ne sont pas nettement déter-

minés. Ces dernières méthodes, suivant le choix du traitement et son résultat, sont ou perturbatrices, en ce qu'elles substituent aux affections consécutives d'une maladie, d'autres affections fortes qui peuvent la dissiper ; ou imitatives, en tant qu'elles ont pour objet de déterminer des mouvemens analogues à ceux que la nature déploie pour la guérison ; ou spécifiques, puisqu'il ne s'agit que d'employer certains remèdes ou certains procédés empiriques.

Les méthodes de traitement, reconnues et admises par Barthez, étaient aussi neuves que sa doctrine, dont elles sont le complément. Praticien ingénieux, il les a si savamment appliquées au traitement des affections nerveuses, des fièvres intermittentes ou rémittentes pernicieuses, des fièvres malignes et autres maladies, qu'il n'est pas aujourd'hui de méthode curative connue, pour les combattre, mieux perfectionnée. Qui a plus utilement montré la nécessité d'alterner ou de combiner les remèdes toniques et nervins, avec les excitans ou les sédatifs, pour attaquer ces affections, dans lesquelles les lésions permanentes ou successives de la sensibilité déterminent de si grands désordres, par l'action des causes même légères ? Qui avait vu, avant lui, l'utilité de l'opium administré seul et à forte dose pendant les accès des fièvres rémittentes graves, et l'efficacité de cette substance associée au quinquina, hors des accès de ces mêmes fièvres ? C'est par les ressources que lui fournirent ces méthodes curatives, si fécondes et généralement

heureuses, que Barthez se guérit d'une fièvre qui, tour-à-tour, avait emprunté les diverses formes connues, et dont il fut attaqué à Narbonne; il avait été singulièrement flatté d'un succès qui confirmait la bonté de ses vues, et il aimait à répéter qu'il s'était guéri lui-même.

Réunissant ainsi le vaste savoir du théoricien aux vues de détail qu'exige la pratique la plus compliquée, s'étonnera-t-on que le nom de Barthez ait retenti parmi toutes les nations ? Que des bords de la Neva, de la Vistule et du Danube, jusques à ceux de l'Ébre et du Tage ; que des rives de la Tamise surtout et de quelques autres contrées n'appartenant pas à l'Europe, on se rendit à Montpellier ; pour être auprès du personnage célèbre sur qui se dirigeaient tant de regards ? Peu d'hommes, vus de près et pendant long-temps, conservent toute leur renommée : placé dans diverses circonstances, Barthez aurait accru la sienne, s'il avait pu multiplier sa gloire comme ses succès. La fortune le comblait de ses dons ; il pouvait désirer des dignités: il les obtint. M. Imbert, chancelier et juge de l'université de médecine, ne résidait point auprès d'elle ; Barthez, nommé son adjoint et son survivancier le 2 mars 1773, fut installé le 26 du même mois, et devint seul titulaire le 22 Octobre 1785.

Il y a, sans doute, des postes plus importans ; mais en est-il de plus honorables ? qu'est-ce, en effet, que la pre-

mière place dans une université de médecine, telle que celle de Montpellier? restreint-elle celui qui l'occupe à une préséance d'étiquette; à un vain cérémonial, ou à l'honorifique de quelques prérogatives qui peuvent n'être que le fruit d'une usurpation, ou des faveurs de l'autorité? Non, sans doute. Que le chancelier d'une telle université se serve de ses droits, pour imprimer le respect à l'école dont il est le chef et le modérateur; de son pouvoir, pour concilier les esprits et écarter les discensions; de son exemple, pour faire fleurir l'enseignement et multiplier l'instruction: c'est la moindre tâche qu'il ait à remplir, et c'est encore la moins difficile. Mais un tel homme, placé dans un rang d'où il peut aller à tout; le représentant naturel d'un corps illustre, en possession de donner des archiâtres, aux souverains; des premiers médecins, aux princes; des magistrats, aux cours supérieures; des consuls mêmes, aux cités: un tel homme doit être éminent en qualités, célèbre par ses talens, vaste dans son érudition, profond en science; il doit aimer la gloire, puisqu'il la réfléchit sur l'école qu'il dirige, et avoir en vue la rénommée, puisqu'avec la célébrité qu'elle lui donne, il accroît celle des Professeurs dont il est le modèle, le conseil ou l'appui.

L'étude des lois n'est point étrangère à celle de la médecine. Montesquieu a prouvé ou du moins établi la connexion qui existe entre la science du légiste et celle du médecin. N'y eut-il que le rapport des lois avec la popu-

lation, les mœurs et la nature du climat, qu'une telle assertion ne pourrait point être regardée comme un problême. D'un autre côté, dans combien d'occasions, le dépositaire des lois et de l'autorité n'a-t-il pas besoin d'invoquer les lumières, de ceux que l'art de guérir rend propres à défendre l'honneur et la vie des Citoyens? Mais, dans notre ancienne jurisprudence, tout ce qui tenait au fisc, aux droits financiers de la couronne et de la nation, était séparé des autres intérêts, auxquels était affectée la justice civile et criminelle. Dans l'une et l'autre partie, étaient des cours souveraines; et Montpellier en possédait une, la seconde du Royaume, sous le nom de cour des aides, comptes et finances.

Parmi les magistrats qui composaient ce vénérable tribunal, s'étaient quelquefois assis des membres de l'Université de médecine ; et François Chicoyneau, Henri Haguenot avaient réuni, sur eux, la charge de conseiller et celle de la régence. Barthez les imita, entra dans cette compagnie le 25 Octobre 1780. Mais ce n'était point pour joindre un titre, à ceux qui le distinguaient. Le droit de prononcer, en fait de noblesse et d'administration de finance, était trop beau, et souvent trop délicat; pour qu'il se contentât des notions générales, que l'on peut avoir sur les lois et les pratiques de son pays. Il les étudia avec soin; se pénétra de leur esprit, et prouva toujours, dans le rapport de plusieurs affaires, parmi lesquelles il en fut de contentieuses; que la cour avait peu de membres, sur qui elle pût mieux

se reposer, pour allier la justice, avec la dignité de ses fonctions.

A cette auguste magistrature devait être unie une charge plus auguste encore. En effet, sous le règne de Louis XVI, Barthez fut nommé conseiller d'état par provisions : charge qui donnait, à celui qui en était revêtu, le privilége de siéger au conseil d'état.

Il fut une époque en France, où le flambeau des sciences fut sur le point de s'éteindre, où toutes les institutions libérales s'anéantirent sous les révolutionnaires décrets du vandalisme, et où le génie du mal n'eut qu'un mot à prononcer, pour briser, en un moment, l'ouvrage de vingt siècles. Tout ce que la nation avait de sublime disparut, devant la fanatique audace de l'ignorance et de la barbarie ; et jusqu'où aurait été porté le délire de l'erreur et du crime, si un homme, déjà grand parmi les hommes, vaste dans ses desseins, et appelé par sa destinée, à vaincre et à régner, n'avait fermé les plaies de ce malheureux empire, et puni l'orgueil des peuples qui voulaient le déchirer ou l'avilir.

Ce fut alors, qu'après avoir perdu ses places et ses dignités, après être rentré dans la foule obscure des Citoyens, lorsqu'il était si dangereux de ne pas s'y trouver confondu ; Barthez vit créer deux charges de médecin du Gouvernement Français, fut nommé, le 26 Messidor an IX, pour en occuper une, reçut bientôt la décoration de la Légion d'honneur, et

distingué par un souverain, qui n'a pas connu d'homme à grands talens, sans se l'attacher par des bienfaits; devint enfin officier du palais et médecin consultant de Napoléon.

En retraçant des événemens aussi mémorables, dont les rapprochemens deviennent une sorte de nécessité, ou qui se pressent trop pour être classés dans un ordre chronologique sévère; chacun est frappé de cette vérité, que Barthez marchait d'un pas égal, aux honneurs, à la fortune, à cette longue durée de réputation que les hommes appèlent immortalité.

Tant d'éclat n'avait pas pu l'éblouir. On a cru cependant qu'il l'avait rendu presque difficile sur les prérogatives attachées à ses emplois, surtout à celui de chancelier ou chef suprême de l'Université de médecine. Quelques-unes d'elles lui ayant été contestées, il en prit occasion pour se rendre à Paris en 1775, afin de solliciter la réintégration des droits qu'on avait eu l'art de lui exagérer. Barthez en fut instruit; et il y renonça. Mais, dans la capitale de la France, la première ville du monde, il retrouvait d'ardens protecteurs, des amis puissans et des hommes zélés pour toutes les recherches scientifiques: pouvait-il rester insensible à tant d'attraits? Il oublia Montpellier, où quelquefois dans des devoirs, qu'il s'était vu forcé de ne pas remplir, il avait cherché à se faire remplacer par MM. Estève et Fouquet, pour l'anatomie; par MM. Cusson et Gouan: ce savant si profondément

instruit, pour la botanique. Le célèbre Tronchin finissait sa carrière ; la place de premier médecin du Duc d'Orléans devenait vacante : elle fut donnée à Barthez. Était-il bien propre à l'occuper ?

S'il n'eût fallu, pour être élevé à un tel poste, qu'un médecin, dont le vaste génie embrasse tous les détails de la science, et se montre partout aussi supérieur, dans la connaissance des indications, que dans l'aptitude à les remplir, nul ne pouvait être plus digne des soins précieux, dont on lui donnait l'attribution. Mais à la cour et dans le palais des Princes, qu'est trop souvent le vrai mérite et le talent distingué ? Sinon un point de mire pour l'envie et toutes les passions qu'elle nourrit. N'est-ce point dans cette sphère, où tout est faux, sous l'emblême de la candeur ; où tout est mesquin, sous un air de magnificence ; où la dissimulation est érigée en système, et la perfidie en calcul, que végètent ces personnages médiocres, qui ont tout acquis, lorsqu'ils possèdent à fond, l'art de ramper ; qui, prenant l'orgueil pour le noble sentiment de soi-même, et presque la sottise pour de l'ingénuité, voient la véritable grandeur dans la nature des fonctions, mettent la solide importance dans le double moyen de flatter et de nuire, et réduisent lâchement toute l'existence de l'homme, à l'humiliante alternative de protéger bêtement ou d'être bassement protégé.

Est-ce là, que Barthez pouvait être à sa place ? L'événement

va prononcer. L'avant-dernier Duc d'Orléans vivait encore. Mademoiselle avait fait une chute qu'on cherchoit obstinément à déguiser. Il se forme une inflammation sourde dans le cerveau ; elle est suivie d'un abcès, et la mort de l'auguste malade doit en être le sinistre résultat. Pressé par le Prince, de déclarer la cause du mal, Barthez le fait. On lui conteste son opinion, mais il ne sacrifie rien, ni à la vérité, ni à sa conscience. Au milieu de ces débats, Mademoiselle paye le tribut à la nature. On ouvre le corps ; le médecin seul eut raison : pouvait-on le lui pardonner ? Le Duc de chartres, devenu dernier Duc d'Orléans, se chargea de la vengeance. A la mort de son père, Barthez ne fut plus rien auprès de lui.

Cependant ce qui fit le triomphe de quelques-uns des secrets ennemis de cet homme célèbre augmenta la considération dont il jouissait dans Paris. Le comte de Maurepas, que quelques instans de faveur rendirent si puissant sous les deux derniers règnes ; les Noailles, les Choiseuls, les Malheserbes ; le Comte de Périgord qui savait qu'à Montpellier il avait dû la vie au médecin, que toujours il voyait au niveau de sa réputation ; d'Alembert dont le témoignage valait toute une renommée ; tant d'autres Citoyens connus par des places, des talens ou des vertus : tous lui avaient voué protection, déférence ou amitié. Après neuf ans d'une pratique aussi heureuse que brillante, Barthez s'en éloigna, pour prendre soin d'une santé, au rétablissement de laquelle il fallait le beau ciel du Languedoc,

le charme d'une douce solitude, et la tranquillité d'une vie simple, qu'on ne trouve, ni auprès des grands, que néanmoins on brûle tant d'approcher; ni sur le théâtre des passions, des intrigues et de l'intérêt, vers lequel nous portent, en aveugles, et de vains désirs qu'une inquiète imagination allume, et les élans d'une ambition qu'on satisfait, pour la sentir plus insatiable encore.

Pendant son séjour à Paris, Barthez entra dans l'Académie royale des sciences, dans celle des inscriptions et belles-lettres. Les académies des sciences de Berlin, de Stockholm, de Gottingue, de Lausanne; les académies et sociétés de médecine de Madrid, de Paris, de Montpellier, de Toulouse, etc., lui offrirent, à l'envi, des diplômes. Lorsque l'institut national de France eut remplacé les anciens corps littéraires; il en fut nommé correspondant. La Société de médecine-pratique de Montpellier a eu l'honneur de l'avoir pour président honoraire perpétuel; et quand la Société médicale d'émulation de Paris sentit la nécessité de reprendre le lustre, que quelques circonstances lui avaient fait perdre; elle ne crut point trouver de plus sûr moyen, que d'inviter Barthez à la présider.

A ces hommages, faits à la science, dans celui qui sut et la cultiver en l'honorant, et se rendre fameux en contribuant à ses progrès; pourquoi n'y pas joindre celui d'un ancien disciple et presque d'un ami de Barthez; admis quelques instans dans le sanctuaire de ses études, employé même à la

transmission de quelques-uns de ses travaux, long-temps l'admirateur de sa destinée et devenu son collègue, à une époque où l'autorité seule ne suppléait pas au talent, enfin vivant comme lui, non pour la gloire à laquelle il lui est difficile d'atteindre, mais pour la vérité, dont le nom seul l'enflamme et soutient ses efforts: à ces titres, Barthez accepta la dédicace de l'un de ses ouvrages (1). Il n'était, ni homme en place, ni protecteur puissant; et cette circonstance mérite au moins d'être remarquée: mais il était un savant; et pour que sa condescendance ne prêtât point à une maligne interprétation, ce n'était pas assez qu'un prix, décerné autrefois par la Société Royale de médecine de Paris, eût attaché quelque valeur à l'ouvrage, il falloit encore que le public l'eût favorablement accueilli, et qu'ayant résisté à cette double épreuve, alors seulement l'hommage parut plus digne de celui à qui il étoit offert.

Retiré à Narbonne, Barthez n'avait qu'à goûter le repos, après les agitations d'une vie passée à suspendre les maux de l'humanité. Mais la révolution engendrait ses noirs orages; et il n'en approuvait, ni les motifs, ni les effets. Cependant elle procédait de la volonté générale, et ses murmures furent étouffés. Il avait des manuscrits; il les revit et prépara dès-lors un livre, dont il avait publié les premières ébauches,

(1) Traité de la phthisie pulmonaire, etc.; par M. Baumes, etc., seconde édition, Paris 1805. C'est l'auteur de cet éloge.

dans le journal des savans, depuis 1783 jusqu'à 1788 : ce livre est la nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux, qu'il fit paraître à Carcassone en l'an VI-1798. Il rédigea aussi son traité des maladies goutteuses qui fut imprimé à Paris en l'an X-1802. Il tira enfin de son porte-feuille divers mémoires qui parurent dans le recueil de la Société médicale d'émulation aux années VI-1798, VII-1799 et IX-1801.

Le traité de Borelli, sur le mouvement des animaux, avait fait la plus grande fortune parmi les savans. Ce livre, indépendamment de beaucoup de vues de détail qui sont ingénieuses, de recherches infiniment instructives et de définitions exactes; portait sur une découverte fondamentale, opposée à l'opinion générale des anciens, qui est, que lorsque les animaux surmontent une résistance, même légère, leurs muscles emploient de très-grandes forces : et son auteur l'avait démontré, en considérant, que l'insertion de chaque muscle est toujours beaucoup plus proche du centre du mouvement, que n'est la résistance ou le poids qu'il fait mouvoir autour de ce centre.

Cependant cet ouvrage important offrait de fausses propositions de mécanique, dans l'explication ou le calcul des phénomènes que présentent les divers mouvemens progressifs de l'homme et des animaux; et de grands méthématiciens, tels surtout que Varignon, Parent, Pemberton,

Hamberger, les avaient réfutées, sans nuire néanmoins à leur adoption. Comment Borelli n'eût-il pas négligé ou omis certains faits de première importance, ou défini d'une manière trop générale quelques-unes des modifications dépendantes des mouvemens progressifs? Il écrivait dans un temps, où l'on n'avait pas encore observé, avec une attention assez scrupuleuse, les différences qui existent entre les animaux les moins parfaits; et même aujourd'hui que les mouvemens progressifs de l'homme et de quelques autres animaux ont été décrits avec infiniment d'exactitude, n'est-on pas aussi forcé de convenir qu'il n'existe pas encore de travail réellement complet sur la locomobilité des insectes, des mollusques et des vers, et que, pour faire un traité, aussi parfait qu'il est possible, sur cette partie, il faudrait nécessairement que l'auteur de ce traité fût à la fois très-versé sur toutes les branches de l'anatomie, de la zoologie, et qu'il connût également les parties de la physique qui sont relatives aux lois du mouvement. C'est au moins le jugement qui en a été porté; c'est encore ce qui donne un si haut prix au travail d'un des premiers naturalistes sur l'anatomie des animaux.

Mais les opinions qu'a eues Borelli, (ainsi que tous les auteurs qui, après lui, ont donné leur attention à la même matière), sur les causes immédiates et prochaines de ces mouvemens progressifs; sont celles qui ont paru à Barthez le plus profondément frappées d'erreur. C'est que toutes ces opinions ont pour

base des notions, strictement physiques et mécaniques; et qu'elles ne se rapportent point à cette force de situation fixe dans les parties des muscles, qui s'étend aux tendons, et qui peut s'étendre aussi aux ligamens et au périoste: force vivante qui est propre aux molécules des fibres de ces muscles, et qui diffère de leurs forces de contraction et de dilatation, et dont il est digne de remarque qu'on n'avait pas même soupçonné l'existence.

Cependant les véritables théories des mouvemens qu'exécutent ces parties, telles que Barthez les donne dans son ouvrage, indiquent, relativement à la station de l'homme, des quadrupèdes et des oiseaux; le mécanisme d'un grand nombre de parties différentes, qui forment des leviers, et des moyens d'équilibre qu'on n'avait point reconnus; et elles découvrent les avantages mécaniques de la structure de divers organes de l'homme et des animaux, de manière à devenir des connaissances entièrement nouvelles sur cette partie. Barthez y eut ajouté en rééditant son traité; il se l'était promis, et il l'avait annoncé dans le cinquième volume des *mémoires de la Société médicale d'instruction*, où il a consigné des éclaircissemens qui concernent spécialement la théorie du saut, et la disposition à l'état de quadrupèdes qu'à l'homme dans sa première enfance.

Un très-grand nombre de personnes l'avaient cru; ce n'est que pour fléchir devant la sévérité des méthodes artificielles

de classification, que, dans la division des êtres, l'homme avait pris rang parmi les animaux. En vain voyaient-elles, pour diminuer la honte de cette similitude, que les philosophes l'ont mis dans une classe supérieure et de suprématie. Aujourd'hui l'observation et l'étude profonde de la mécanique concourent, à leurs yeux, pour établir, que l'état le plus naturel de l'homme est d'être bipède après la première enfance, mais qu'à cet âge il est plus naturellement quadrupède; et la considération de sa structure, celle surtout d'un plus grand développement relatif des extrémités, soit supérieures, soit inférieures, et du degré d'ossification dans les parties les plus essentielles à la station: d'où la disposition de certains muscles, principalement de ceux du dos, tire un désavantage marqué; donnant du poids à l'assertion qu'elles voulaient écarter, ne laisse pas même à leur esprit l'heureuse quiétude du doute. Ce que ces personnes ont trouvé de plus consolant, est que de pareilles questions sont purement spéculatives, et que des savans n'auraient pas dû s'en occuper. Et pourquoi leur avoir fait un semblable reproche?

La place la plus naturelle de l'homme, si fier et superbe, est, sans doute, marquée parmi les animaux, puisqu'on donne le nom d'animal à tout corps organisé qui a vie, et qui a de plus la faculté de se mouvoir spontanément. Mais parmi eux, à la tête des œuvres du créateur; le dominateur de la surface du monde, celui qui trouve, dans les êtres qui la couvrent, les instrumens communs de son bonheur, et les élémens réparateurs

de ses infortunes toujours renaissantes, ne se distingue-t-il pas assez par la mâle beauté de ses formes, par la perfection de ses sens, par la qualité du principe qui distribue en lui la flamme de la vie et l'organisation, par tous les dons de l'intelligence et du génie. Que manque-t-il à son ambition ? que faut-il pour satisfaire ses désirs ? Sous la magnifique voûte des cieux, le spectacle d'une nature brillante de productions, frappe sans cesse ses avides regards; la terre entière est à sa disposition; il en déchire le sein, il en sillonne l'écorce, il en pare la superficie; les habitans légers de l'air lui doivent un tribut sans cesse renouvelé: il a inventé les arts, il a trouvé les sciences, et, ce qui peut le plus flatter sa vanité ou remplir son cœur, il a, dans l'objet, né pour l'amour qu'il sait si bien inspirer, dans la fidèle compagne de ses jours; le charme de sa vie, les grâces réunies aux attraits, la douce sensibilité toujours prête à émousser l'aiguillon de la peine: la femme enfin, qui se sert de l'habitude de plaire pour rendre plus enchanteur le triomphe de la beauté, qui double le sentiment de l'existence, en y attachant chaque jour plus de douceur, et qui, reine du monde, puisque son empire est celui des cœurs, mérite l'hommage de tout ce qui respire et le bonheur, dont elle est la source et l'inéfable moyen.

La force de situation fixe, trouvée et admise par Barthez, et employée seulement une ou deux fois dans sa nouvelle mécanique, est présentée avec de bien plus importantes con-

sidérations dans le traité sur les maladies goutteuses, où elle constitue l'état goutteux spécifique inhérent aux solides ou aux organes mous. Il est une autre circonstance également majeure pour la production de ces maladies, puisqu'elle forme un second élément aussi spécifique, mais inhérent aux humeurs, et qui consiste dans une prédominance de la substance terreuse, suspendue dans un excès d'acide phosphorique, contenue dans les humeurs excrémentitielles, et jouissant alors d'une affinité spéciale avec les sucs nourriciers des parties attenantes aux os: de manière que le vice humoral, joint à l'infirmité des parties articulaires et autres, détermine toutes les modifications des affections goutteuses.

C'est la première fois que Barthez applique les grandes vues de chimie animale aux phénomènes des maladies. Il semble y revenir non moins directement dans sa lettre à M. Cuvier, en avançant que si l'on voulait que la science de l'homme eût un principe universel qui lui fût particulier, ce ne serait pas au principe simple et infiniment vaste de la gravitation universelle, en astronomie, qu'il faudrait vouloir que ce principe fût analogue; que se serait au principe de l'affinité dans la science de la chimie qu'on pourrait vouloir qu'il fût analogue.

Une telle remarque ne doit pas être perdue pour l'histoire philosophique des opinions, et leur influence sur la doctrine des temps où ces opinions paraissent. Boerhaave avait donné

un pareil exemple, quoique dans un autre genre, dans son traité des maladies des nerfs; puisqu'on y voit que ce grand médecin était disposé, seulement sur la fin de sa vie, à introduire dans ses explications, invariablement tirées de la physique et de la mécanique, celles qu'on dérivait alors de l'action vitale.

Sans doute la chimie des corps vivans n'est pas celle des laboratoires; mais si, dans les cas divers où se trouvent ces corps, par l'excès ou le défaut relatif de leurs parties ou molécules constitutives, l'affinité vitale varie; et si, des variations introduites dans cette sorte d'affinité, il survient des changemens, il se crée des produits qui constituent les tendances des maladies, en y subordonnant leur nature et leurs accidens: n'est-on pas forcé de convenir que, quelqu'idée qu'on se fasse du principe vital, de son action propre et de ses lois, il faudra enfin rechercher en quoi consiste l'affinité vitale, quels sont ses moyens et ses différens effets, comment on peut parvenir à les modifier, ou en produire qui leur soient opposés. Les idées vulgaires, conçues sur la vie, tendent à faire rejeter toute discussion sur son essence et le vrai mode de ses opérations. Mais, en médecine, comme dans d'autres branches non moins importantes de la philosophie, les principes établis par abstraction, et résultats des grandes conceptions métaphysiques, peuvent bien servir à écarter l'erreur, en empêchant l'imagination de se perdre dans la sphère des subtilités, ou dans l'étude des causes

obscures, finales même; mais enhardissent-ils à dissiper les ténèbres qui couvrent en partie l'horizon de nos connaissances. Des incursions d'un autre ordre dans le domaine de l'esprit humain, sont probablement à désirer. Le génie aurait perdu sa plus éminente qualité, si, ayant pour but les choses utiles, il avait cessé d'être avide de découvertes autant que de vérités.

Des mémoires sur les fluxions qui sont les élémens essentiels dans divers genres de maladies; et sur les coliques iliaques qui sont essentiellement nerveuses, ont été recueillis dans les mémoires publiés par la Société médicale d'émulation.

Les fluxions sont définies tout mouvement qui porte le sang ou une autre humeur sur un organe particulier, avec plus de force ou suivant un autre ordre que dans l'état naturel. Aiguës ou chroniques, elles appartiennent à une foule d'affections morbides; et, considérées sous divers points de vue, suivant leurs périodes de formation, d'accroissement, de déclinaison, suivant l'organe qu'elles affectent et ses rapports sympathiques avec les autres parties; elles présentent une source féconde d'indications curatives variables, et différentes dans ces diverses circonstances, mais qui, toutes, se réduisent aux évacuations et aux irritations attractives; obtenant, par rapport à un organe particulier d'où naît la fluxion ou bien auquel elle se termine, le nom de révulsives, lorsqu'elles se

font dans des parties éloignées de cet organe ; et le nom de dérivatives, lorsquelles se font dans des parties qui en sont voisines.

Les obstructions, les inflammations, les ulcères et les divers flux sont particulièrement les genres de maladies dans lesquelles la fluxion est un élément essentiel.

Ce n'est que par voie d'exclusion, donnée aux maladies analogues ou à celles qui dépendent de toute autre affection connue des organes, qu'il est possible d'arriver à la connaissance de la colique essentiellement nerveuse. Elle a son siége dans la partie contractile de l'estomac et des intestins; elle résulte d'une irritation, dans laquelle le mouvement anti-péristaltique domine, avec plus de force, sur le mouvement péristaltique que dans les autres espèces de coliques : il serait donc plus convenable de la nommer colique spasmodique. Barthez en fait lui-même la réflexion, comme aussi celle plus importante encore, que, de tous les anti-spasmodiques que la première idée, qu'on se fait de la nature de ces remèdes, rendrait également convenables, il n'y en a point qui soient susceptibles d'effets plus constans et plus complets que le camphre et l'assa-fœtida, et surtout cette dernière substance. Ainsi on voit toujours une grande conformité entre les opinions spéculatives et les vues thérapeutiques du médecin; la même précision dans la théorie des maladies et (ce que tout le monde prise mieux sans connaître le rapport intime qu'il y a entre l'une et l'autre,) la pratique.

Barthez avait à revoir un grand nombre de cayers ; le temps lui a manqué, et il les a tous légués à un médecin (1) qui, sans avoir été son disciple, s'était acquis, sans doute, des droits immenses à son amitié ; et ce n'a jamais été en vain que son grand cœur a aimé quelqu'un. Il n'entreprit point ce travail pénible, lorsque, privé des honneurs et du rang qu'il avait obtenus par ses talens, pour prix du bien qu'il avait fait aux hommes, il ne leur demandait que l'obscurité et la paix ; par rapport aux soins que l'humanité le portait journellement à prendre. Pendant 25 ans, des malades de diverses nations le consultaient comme l'oracle qui, avec l'espérance, rend aussi la vie. Dans quel lieu pouvait se retirer Barthez, où ceux, que consumait le besoin de guérir, ne portassent point, et leurs sollicitudes, et les vœux les plus empressés? S'en fera-t-il une ressource? Il le peut, il le doit ; étant dépouillé par le malheur des temps d'une fortune laborieusement acquise. Non ; il consultait indifféremment le riche et le pauvre ; il consultait, avec une égale bonté, l'insolent parvenu, qui faisait alors un si bizarre usage de ses richesses, et le piteux capitaliste, que le sort contraire rapprochait davantage de lui. Appelé dans les hôpitaux militaires de Perpignan, pour connaître des ravages que faisait la

(1) M. Lordat, qui, dans l'École de Montpellier et dans l'enseignement particulier, a toujours fait preuve de connaissances infiniment variées. Cet estimable médecin, justement reconnaissant d'un legs si précieux, a donné l'énumération de tout ce qu'il doit à l'amitié d'un grand homme. Voyez le *journal général de médecine*, etc. Tom. XXVIII, pag. 121.

contagion développée par l'entassement des malades, il l'arrêta par ses conseils; désiré par Dugommier, gravement malade au milieu même de ses victoires, il prolongea les jours de ce grand capitaine : mais en tout et pour tous, ses soins et ses conseils étaient rigoureusement gratuits. Une telle bienfaisance n'était en lui, ni l'égoïste calcul d'une ambition déguisée, ni le fatigant scrupule d'une confiance trahie, encore moins l'adroite spéculation d'une terreur secrète ; puisque le citoyen et l'étranger y avaient également part. Éloigné des affaires et des places publiques, il ne heurtait, ni intérêts, ni ceux qui les faisaient valoir ; sa grandeur d'âme tournait entièrement au profit de sa sensibilité; et Narbonne où, parmi tant de gens qui lui étaient voués par une juste reconnaissance, se trouvait un praticien (1) estimable, qui vénérait Barthez autant qu'il en était chéri; se trouvait toujours prête à y rendre hommage.

Une seule injustice paraît avoir été commise à son égard. Par 35 ans d'une application continuelle à l'enseignement et à l'exercice de la médecine, Barthez appartenait honorablement à l'Université et à l'art de guérir; cependant il ne fut pas compris parmi ceux que le Gouvernement appela à former la nouvelle école spéciale de santé. Ce n'était point le titre fastueux de Professeur qui manquait à cet homme célèbre,

---

(1) Le Docteur Py, aux talens duquel Barthez a, plus d'une fois, rendu sincérement hommage.

c'était cet homme, que distinguaient autant de philantrophie que de talens, qui manquait à une réunion, dont on pourrait douter qu'on eût voulu assurer la gloire, puisqu'on avait exclu celui qui était le plus dans le cas d'y concourir. Par un sentiment de gratitude plus digne d'elle, l'école s'attacha Barthez par la qualité de Professeur honoraire, et sut prévenir le vœu de l'autorité qui, lorsqu'elle put mettre chaque Citoyen à sa place, voulant peut-être compenser ou réparer une injustice par des titres ou des marques d'honneur, le nomma, le 13 Nivôse an IX, Professeur en exercice, et par le règlement du 19 Ventôse an XI, Professeur honoraire. C'est-là le rang qui convient à celui qui a consacré sa vie à l'instruction, et qui a marqué sa carrière publique par tous les genres de succès. A cette époque, Barthez avait des infirmités qui lui commandaient le repos; et cependant il avait conservé, au milieu d'elles, toutes les facultés, toutes les forces de son âme; il jouissait de sa mémoire, de son jugement: et si dans ce cas, il ne fit pas davantage pour l'enseignement, il traça du moins le portrait du grand médecin, et le cercle des devoirs qui le signalent aux yeux des hommes.

Parmi les monumens des arts et du génie, dont les conquêtes des Français, en Italie, avaient enrichi nos musées, se trouvait un buste antique d'Hippocrate. Il n'est point d'école de médecine, digne de le posséder, qui n'eût été enflammé, du désir d'en orner ses parvis. Mais à laquelle,

indépendamment de toute bienveillance du Gouvernement, devait-il appartenir, qu'à celle qui, contemporaine de l'École de Salerne et créée avant celle de Paris, remontant aussi jusques aux temps, presqu'incertains, de la fondation de la Ville; dont elle a toujours fait la renommée; a constamment donné des exemples et des modèles de la vraie médecine, dont le plus grand des Asclépiades a été le fondateur. Un homme (1), qu'un mérite éminent avait porté à l'une des premières places de l'administration, membre illustre de l'École dont il avait à protéger les droits, ami des sciences et zélateur des arts, dont il vient de fixer si savamment la théorie et les utiles procédés, marqua lui-même le lieu où le buste du Vieillard de Cos devait être inauguré; et ce fut, au milieu des acclamations et des fêtes, que Barthez consacra un aussi insigne bienfait, dans un discours, prononcé le 4 Messidor an IX, sur le génie d'Hippocrate.

Et comment en établit-il toute l'élévation? En nous montrant successivement dans ce médecin, supérieur aux autres médecins célèbres, celui qui, placé au berceau de la médecine, en devient l'inébranlable soutien; qui, scrutateur de la nature, fut le guide des observateurs; celui qui inventa les vrais principes sur lesquels doivent être basées les divi-

(1) M. Chaptal, qui, après avoir honoré sa carrière publique dans le ministère de l'intérieur; dignement assis parmi les Sénateurs, fait servir son génie pour éclairer les hommes et faire fleurir, avec les arts, le Gouvernement qui les protège.

sions des espèces des maladies et les méthodes de traitement; qui apprécia justement la certitude des dogmes de la science médicale, qu'il a séparée des sciences dites philosophiques; celui enfin qui créa la médecine-pratique : cette science sublime, qui ne le cède en dignité à aucune autre science connue, qui ne peut être bien cultivée qu'à l'aide d'une foule de connaissances sur tout ce qui intéresse la nature de l'homme, et dont les succès illimités, qu'on peut y avoir, reposent sur un calcul de probabilités, qui, dans beaucoup de cas, ne peut être porté à la perfection que par les plus grands efforts de l'esprit.

Ne voit-on pas dans ce qu'a fait Hippocrate, le plan qu'a exécuté Barthez ?

L'École de Cos était livrée aux vaines spéculations qui triomphaient dans celles de Gnide, et de Rhodes ; Hippocrate la ramena aux vrais principes, asservit sa doctrine aux règles immuables de l'observation, et lui imprima un nom qui a percé la nuit des temps, et entraînera avec lui la vénération des siècles qui doivent s'écouler.

Barthez trouva l'École de Montpellier, au milieu de l'enseignement pratique qui a toujours fait son caractère distinctif, mécanicienne avec Fizes, animiste avec Sauvages; il pouvait réfuter et combattre l'opinion versatile qui aurait pu prévaloir; il créa sa doctrine, qui rend nécessaire la recherche des faits ; et la médecine fut ramenée à son antique pureté.

Dans un temps où la science médicale était informe, où sa partie systématique était défigurée par les spéculations des philosophes, Hippocrate visita les temples, alors dépôts sacrés des faits de médecine-pratique; il interrogea ses contemporains, et put élever à sa gloire, comme un monument plus durable que l'airain, ses livres sur les aphorismes, ses traités sur le pronostic; la raison est presque étonnée du grand sens que renferment ses maximes; et les médecins, qui les méditent, y découvrent, toujours les traits que leur imprima le génie, souvent l'indélébile caractère de la vérité.

Dans un siècle de lumières, Barthez vit la raison et la philosophie étendant le domaine de l'esprit humain, et toutes les sciences en recevant une puissante impulsion. Mais la médecine devait être arrachée du champ de l'hypothèse et de l'erreur; la philosophie, qui lui convient, devait avoir des règles et des limites, en un mot la théorie de la science de l'homme était à recréer: et l'offrir dégagée des prestiges de l'imagination, et soumise à une marche expérimentale, appartenait surtout à celui qui mettait dans les temps présens, l'image des grandes époques de l'antiquité.

Hippocrate inventa les méthodes de traitement, mais n'employa guère que les naturelles; Barthez les rectifia ou les étendit, en insistant sur les méthodes analytiques et empiriques. Hippocrate vit l'empiétement que la philosophie faisait sur la médecine, et il la garantit d'une funeste inva-

sion ; Barthez surprit le mécanisme, l'animisme ou le solidisme dans toutes les opinions, et il arrêta l'esprit philosophique faux qui circonscrivait le domaine de la vérité. Hippocrate avait toute l'érudition des temps anciens , Barthez y réunissait celle des temps modernes. Mais Hippocrate ne devait pas tout à son vaste génie ; cependant il n'immortalisa pas, avec ses écrits, ceux dont les doctrines ou les faits se confondaient avec les siens. Combien Barthez a été plus généreux ! Dans ses ouvrages, où la plus vaste érudition se concilie avec la critique la plus sévère , les grands noms , les auteurs en crédit n'ont pour lui d'autre prix que celui de la raison et de l'expérience, tant qu'il les trouve respectées ; mais s'il est des écrivains judicieux dont les travaux aient été peu répandus, ou auxquels on n'ait pas rendu assez de justice, il les met en lumière, en invoque l'autorité , il en fixe le rang ; et assimilant ainsi , en quelque manière, sa renommée propre à la leur, il portera leur nom dans la longue étendue des siècles , en se rendant le garant des faits, desquels il a rapproché les analogues, et de la doctrine dont ces faits ont été les fermes fondemens.

Ici ma voix n'a qu'à se condamner au silence. Les années que Barthez devait employer pour sa gloire se sont écoulées, et il ne va tenir à la vie que par les misères de l'humanité. Des chagrins imprévus occasionés par un profond changement dans ses habitudes, pèsent sur son âme dont l'energie commence à diminuer. Il s'éloigne tristement des lieux que la

mort a enveloppés pour lui d'un crêpe lugubre ; il s'avance vers Paris, que, par gratitude, il devait tant affectionner ; et la vue de celui, qu'il ne cessait d'appeler le restaurateur de tous les maux de son pays, le rendit encore à lui-même : inconcevable ascendant de la présence d'un héros sur une âme forte et capable de sentir toute l'admiration qu'elle inspire !

La seconde édition des nouveaux élémens de la science de l'homme avait paru ; le savant Cuvier, dont les opinions physiologiques sont si belles et si heureuses, se permit, en analysant les travaux de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'institut national, dans la séance publique du 7 Juillet 1806, une réflexion fondamentale sur le sort des doctrines, basées d'après la considération métaphysique du principe vital ; Barthez défendit ses idées, avec les égards dus au plus grand des zoologistes, et en récapitulant tout ce qu'il croyait avoir fait pour avancer la science, et rectifier les doctrines qui la composent.

Dumas avait publié ses principes de physiologie ; quelques-unes des grandes vues de Barthez se liaient, dans cet ouvrage, avec des dogmes nombreux qui lui étaient propres. Barthez crut voir dans quelques-uns d'entr'eux, une extension heureuse des vérités que, le premier, il avait énoncées ; et il les revendiqua, peut-être avec trop peu de ménagement. Des réponses furent données de part et d'autre ; et dans la dernière, celui dont j'esquisse l'éloge, paraît avoir pressenti que

ses opinions chéries étaient impérissables, puisqu'elles étaient associées à celles d'un physiologiste, qu'il laissait sans rivaux, puisqu'il lui survivait.

Néanmoins, il fallut tout le mérite de ces deux adversaires, pour que Barthez eût pu consentir à leur répondre. Dans toutes les autres occasions, où il s'était vu attaqué dans sa doctrine, et dans les principes bien médités qui l'appuyent; il avait gardé le silence. L'illustre Boerhaave s'était jadis imposé la même retenue. La critique faite par des écrivains obscurs ou intéressés, ne tourne effectivement qu'à leur avantage. L'homme à talens, qui leur répond, n'a pas connu la trempe d'âme de ses détracteurs, ou n'a point senti qu'il devait les mépriser; et, en entrant dans la lutte, il a déjà consenti de descendre jusqu'à eux : car il est impossible qu'ils puissent remonter jusqu'à lui. Barthez ne pouvait jamais commencer un combat aussi inégal ; il connaissait le prix du temps : et il savait que c'est le perdre que de réfuter en forme des critiques éphémères. Peut-être même obéissait-il au jugement de l'amour-propre qui distingue, des critiques en matière de sciences, celles en fait de littérature. Dans celles-ci, on attaque le goût et le tact de l'écrivain; on a donc l'air d'en vouloir plus particulièrement à sa gloire: double tort pour lequel il n'y a ni excuse, ni pardon. Dans les sciences, au contraire, on discute des vérités qui ne doivent point être problématiques; on critique des opinions qu'on croit être des résultats de faits; tandis qu'avant de

consacrer celles-là, on aurait dû épurer ou vérifier ceux-ci : l'intêret, pour repousser l'erreur, est général. On pardonne donc plutôt et plus complétement le censeur et le critique; le premier, pour la vérité qu'il a eu en vue ; le second, par rapport à la manière de la faire ressortir; tous ont rempli leur tâche, quand le goût a été dans la critique, la modération dans la censure, et la franchise dans l'oubli des discussions.

L'histoire de la maladie et de la mort de Barthez a été recueillie par deux médecins estimables, dont les soins lui ont été précieux, et qui ont recueilli ses derniers soupirs.

Doué d'une forte constitution, Barthez avait passé successivement, des premières impressions faites sur elle par le vice scrophuleux, jusqu'aux effets d'une affection scorbutique, que des hémorragies et une forte disposition hémorragique constatèrent de plus en plus. Des travaux opiniâtrès, un tempérament ardent, et de graves erreurs dans le régime lui firent faire des progrès ; et ses diverses formes se changèrent en des hémorragies de vessie, dans l'intérieur de laquelle s'était formée une pierre d'environ trois gros (12 grammes): hémorragies, qui alternèrent avec des difficultés d'uriner et des douleurs hypogastriques intercurrentes, et que remplaça une large hémoptysie qui eut d'assez fréquens retours. Cet accident fut le dernier. Des signes d'une grande dissolution s'étant enfin manifestés ; à leur suite, âgé de 72 ans et le 15 Octobre 1806, Barthez, après plusieurs heures d'un calme,

précurseur de l'éternel repos, cessa entièrement de vivre.

On a reproché à des hommes, dont les opinions ont paru trop hardies, pour ne pas appartenir au génie le plus sublime ou à l'erreur, de ne pas croire à ces mêmes opinions, lorsqu'ils les professaient. Un semblable soupçon n'a pu planer sur Barthez. Dans le cours de sa dernière maladie, où, tendant tous les ressorts de son âme pour émousser l'aiguillon de la douleur, il profitait de toute son énergie pour mieux apprécier les phénomènes morbifiques et les vertus des remèdes qu'il opposait à son mal; on l'a vu regarder l'hémoptysie, survenue subitement, comme l'effet, de l'irritation sympathique de la pierre dans la vessie, et d'une métastase de sang accumulé dans ces organes sur les poumons, par une suite des sympathies pathologiques qui lient les poumons et la vessie.

Il prenait la bousserole; et il jugeait que l'action tonique de cette plante devait agir, par sympathie et d'une manière spécifique, sur la membrane interne de la vessie, pour la rendre moins sensible aux impressions de la pierre, et pour en faire cesser l'inflammation et la suppuration commençante.

Enfin il croyait fermement à l'influence d'une vive et forte excitation de la volonté pour résister à la mort; et la lenteur avec laquelle, au milieu des phénomènes qui attestaient en lui sa fatale progression, se fit l'anéantissement de ses forces vitales: n'a pas au moins affaibli cette idée majestueuse, qui met, dans la force de notre âme, des ressources

assez grandes pour nous soustraire, quelque temps, à l'empire absolu de la destruction.

Barthez ne s'était point marié, quoiqu'avec des passions vives et un caractère qu'auraient modifié les douceurs de la vie conjugale. Sa fin a été celle d'un philosophe, qui fait servir à la tranquillité de sa raison, l'idée de la nécessité où est l'homme de mourir. Il a légué sa bibliothèque à l'École de médecine de Montpellier ; son dernier vœu a donc été pour l'instruction, et son acte suprême un bienfait.

Que me reste-t-il à dire ? Barthez a vécu pour les sciences, pour la gloire; par ses écrits, par sa doctrine, il a laissé, sur la terre, la trace d'un génie vaste et fertile en vues utiles au genre humain. De savans ouvrages témoignent toute sa sollicitude pour un art que, du fond de son cercueil, il chérit encore, puisque c'est par eux qu'il s'est rendu attentif à ses progrès, qu'il a donné son expérience à ses successeurs et qu'il a veillé en quelque manière à la félicité du monde, en transmettant la méthode d'étudier la science qui l'intéresse le plus. A une grande réputation, il a joint tout ce qui la rend vraiment flatteuse. Que le savant, que celui qui consacre sa vie entière a reculer les limites de nos connaissances, travaille donc avec assurance : l'envie peut chercher à multiplier, pour lui, les dégoûts; mais il lui restera ses efforts, son zèle, ses travaux, l'opinion des sages et le jugement inaltérable de la postérité.